

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA TEMPÊTE

WILLIAM SHAKESPEARE

Comédie — 1611

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

PROSPERO	120 rép.	MATELOTS	3 rép.
SÉBASTIEN	67 rép.	JUNON	3 rép.
ARIEL	64 rép.	CAPITAINE	2 rép.
STEPHANO	62 rép.	FRANCISCO	2 rép.
ANTONIO	58 rép.	CAPITAINE DE NAVIRE	1 rép.
GONZALO	54 rép.	VOIX ÉPARSES	1 rép.
CALIBAN	52 rép.	MÊMES VOIX	1 rép.
MIRANDA	50 rép.	VOIX	1 rép.
ALONSO	41 rép.	UNE MASCARADE	1 rép.
TRINCULO	41 rép.	CHANSON	1 rép.
FERDINAND	31 rép.	PLUSIEURS NYMPHES	1 rép.
BOSSEMAN	14 rép.	PLUSIEURS MOISSONNEURS	1 rép.
ADRIEN	9 rép.	FERDINAND ET MIRANDA	1 rép.
IRIS	5 rép.	DIT PAR PROSPERO	1 rép.
CÉRÈS	5 rép.	FIN DE LA TEMPÊTE	1 rép.

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

Acte I	5
---------------------	----------

ACTE I

SCÈNE I

(Sur un navire en mer. — Une tempête avec éclairs et tonnerre.)

CAPITAINE

Bosseman !

BOSSEMAN

Voici, capitaine. Quel ordre ?

CAPITAINE

Eh bien, parlez aux matelots ; mettez-vous-y lestement, ou nous courons sur terre : alerte ! alerte !

CAPITAINE

Il sort.

5

BOSSEMAN

Hohé ! mes petits cœurs ! Courage, courage, mes petits cœurs ! Lestement, lestement ! Amenez la voile de hunier ! Attention au sifflet du maître !... Maintenant, vent, souffle jusqu'à crever, si tu as prise sur nous !

BOSSEMAN

Entrent Alonso, Sébastien, Antonio, Ferdinand, Gonzalo et autres.

10

ALONSO

Bon bosseman, prenez bien garde. Où est le capitaine ? Comportez-vous en hommes !

BOSSEMAN

Je vous en prie maintenant, restez en bas !

ALONSO

Où est le capitaine, bosseman ?

BOSSEMAN

Ne l'entendez-vous pas ? Vous gêtez notre ouvrage ! Restez dans vos cabines ; vraiment, vous assistez la tempête.

15

GONZALO

Allons, c'est bon, ayez de la patience.

BOSSEMAN

Oui, quand la mer en aura !... Hors d'ici ! Qu'importe à ces rugisseurs le nom d'un roi ?... À la cabine ! silence ! ne nous troublez pas.

GONZALO

Soit ; pourtant rappelle-toi qui tu as à bord.

20

BOSSEMAN

Il n'est personne que j'aime plus que moi-même. Vous êtes conseiller : si vous pouvez commander le silence à ces éléments et rétablir la paix ici, nous ne toucherons plus à une seule corde ; usez de votre autorité. Si vous ne pouvez rien, soyez reconnaissant d'avoir vécu si longtemps, et préparez-vous dans votre cabine à la mauvaise chance, si elle arrive.

25

BOSSEMAN

Aux Matelots.

BOSSEMAN

Courage, mes petits cœurs !

BOSSEMAN

À Gonzalo.

BOSSEMAN

Hors de notre chemin, vous dis-je !

BOSSEMAN

Il sort.

30

GONZALO

Ils sortent.

BOSSEMAN

Descendez le mât de hune ! lestement ! plus bas, plus bas ! Essayons de mettre à la cape avec la grande voile !

BOSSEMAN

Cris dans l'intérieur.

BOSSEMAN

Peste soit de ces hurlements ! Ils font plus de bruit que la tempête et que notre manœuvre.

35

BOSSEMAN

Encore ! que faites-vous ici ? Faut-il tout lâcher et nous noyer ? Avez-vous envie de couler bas ?

SÉBASTIEN

La peste de votre gosier, aboyeur de blasphèmes, impitoyable chien !

BOSSEMAN

Faites la besogne alors !

40

ANTONIO

À la potence, mâtin ! à la potence ! fils de putain, insolent tapageur, nous avons moins peur d'être noyés que toi.

GONZALO

Je lui garantis qu'il ne sera pas noyé, quand le navire ne serait pas plus fort qu'une coquille de noix et ferait eau autant qu'une fille en rut.

BOSSEMAN

Virons de bord ! présentez les deux basses voiles ! au large ! au large !

45

MATELOTS

Tout est perdu ! En prière ! en prière ! Tout est perdu !

MATELOTS

Ils sortent.

BOSSEMAN

Quoi ! nos bouches doivent-elles déjà se glacer ?

GONZALO

— Le roi et le prince en prières ! joignons-nous à eux, — car notre cas est comme le leur.

50

SÉBASTIEN

Ma patience est à bout.

ANTONIO

— Ces ivrognes-là nous ont simplement escamoté la vie ! — Misérable braillard ! puisses-tu n'être plus qu'un noyé, — lavé par dix marées !

GONZALO

Non ! il sera pendu, — quand chaque goutte d'eau jurerait le contraire — et s'entr'ouvrirait toute grande pour l'engloutir !

55

GONZALO

CRIS CONFUS DANS L'INTÉRIEUR.

GONZALO

Miséricorde !... — Nous nous brisons ! nous nous brisons ! ... Adieu, ma femme, mes enfants !... — Adieu, frère !... Nous nous brisons ! nous nous brisons ! nous nous brisons !

GONZALO

Le Bosseman sort.

60

ANTONIO

— Abîmons-nous tous avec le roi.

ANTONIO

Il sort.

SÉBASTIEN

Prenons congé de lui.

SÉBASTIEN

Il sort.

GONZALO

Il sort.

65

GONZALO

;

SCÈNE II

(L'île. — Devant la grotte de Prospero.)

MIRANDA

— Si c'est vous, mon père bien-aimé, qui par votre art — faites rugir ainsi les eaux furieuses, apaisez-les. — Il semble que le ciel verserait de la poix embrasée, — si la mer, montant à la joue du firmament, — n'en balayait la flamme. Oh ! que j'ai souffert — avec ceux que j'ai vus souffrir !⁷⁰
Un brave vaisseau, — qui sans doute portait de nobles créatures, — brisé en mille pièces ! Oh ! leur cri heurtait — jusqu'à mon cœur. Pauvres êtres ! ils ont péri. — Si j'avais été un dieu puissant, j'aurais — enfoui l'Océan sous terre avant — qu'il eût ainsi englouti ce bon navire et — son chargement d'âmes.

75

PROSPERO

Calmez-vous. — Plus d'alarmes ! Dites à votre cœur compatissant — qu'il n'est arrivé aucun malheur.

MIRANDA

Oh ! jour déplorable !

PROSPERO

ton père, et rien de plus.

MIRANDA

En savoir davantage — n'est jamais entré dans ma pensée.

80

PROSPERO

Il est temps — que je t'en apprenne plus long. Prête-moi ta main, — et ôte-moi mon magique vêtement... C'est cela.

PROSPERO

Il met de côté son manteau que Miranda l'aide à ôter.

PROSPERO

— Repose là, mon art !... Essuie tes yeux ; console-toi. — Ce naufrage effrayant, dont le spectacle a ému — en toi la pure vertu de la pitié, — a été, grâce aux précautions de mon art, — si sûrement ordonné qu'aucune âme n'a péri. — Non, nul n'a perdu un cheveu, — de tous ces gens du navire que tu as entendus — crier, que tu as vus sombrer ! Assieds-toi, — car il faut que tu en saches plus long. 85

MIRANDA

Vous avez souvent — commencé à me dire ce que je suis ; mais vous vous êtes arrêté, — et m'avez abandonnée à une inutile curiosité, — en finissant par me dire : Attends, pas encore ! 90

PROSPERO

L'heure est maintenant venue. — Voici le moment même qui t'invite à ouvrir l'oreille. — Obéis et sois attentive... Peux-tu te souvenir — du temps avant lequel nous sommes venus dans cette grotte ? — Je ne le pense pas ; car alors tu n'avais pas — trois ans. 95

MIRANDA

Certainement, monsieur, je le puis.

MIRANDA

C'est bien vague : — et plutôt comme un songe que comme une certitude — que ma mémoire garantis. N'avais-je pas — autrefois quatre ou cinq femmes qui me servaient ?

100

PROSPERO

— Oui, Miranda, et plus même ; mais comment se fait-il — que tout cela vive encore dans ton esprit ? Que vois-tu encore — dans le sombre fond et dans l'abîme du temps ? — Si tu te souviens de quelque chose avant ta venue dans cette île, — tu peux te rappeler comment tu y vins.

MIRANDA

Mais c'est ce que je ne peux pas.

105

PROSPERO

— Il y a douze ans, Miranda, il y a douze ans, — ton père était le duc de Milan et — un prince puissant !

MIRANDA

Monsieur, n'êtes-vous pas mon père ?

PROSPERO

— Ta mère était un modèle de vertu et — elle disait que tu étais ma fille. Ton père — était duc de Milan, et son unique héritière — était une princesse, rien de moins !

110

MIRANDA

Ô cieux ! — Quelle trahison nous a fait partir de là-bas ? — ou quelle bénédiction ?

PROSPERO

L'une et l'autre, ma fille. — Une trahison, comme tu dis, nous a enlevés de là-bas, — mais une bénédiction nous a portés jusqu'ici.

115

MIRANDA

Oh ! mon cœur saigne, — quand je songe à ces douleurs, disparues de mon souvenir, — vers lesquelles je vous ai tourné ! De grâce, continuez.

PROSPERO

— Mon frère... ton oncle... il s'appelait Antonio... — Suis-moi bien, je te prie... Oh ! qu'un frère ait — été si perfide ! Lui qu'après toi-même — j'aimais le plus au monde ! Lui à qui j'avais confié — le soin de mes États !... À cette époque, — de toutes les seigneuries la mienne était la plus haute, — et Prospero était le premier des ducs. Ainsi réputé le premier — en noblesse, je passais, dans les arts libéraux, — pour être sans égal. Ceux-ci étant toute mon occupation, — je rejetai le gouvernement sur mon frère, — et devins étranger à mes États, transporté, — enfoui que j'étais dans des études secrètes. Ton oncle, le traître !... — Me suis-tu ?

120

125

MIRANDA

Monsieur, avec toute mon attention.

PROSPERO

— Ton oncle, une fois maître dans l'art d'accorder les faveurs — et de les refuser, sachant bien qui pousser et qui — élaguer, recréa toutes — les créatures qui étaient miennes : je veux dire qu'il les changea — ou les transforma. Ayant à la fois la clef — de l'employé et de l'emploi, il mit tous les cœurs — au ton qui plaisait à son oreille, si bien qu'il était dé-

130

sormais — le lierre qui cachait mon tronc princier — et qui suçait ma séve. Tu ne suis plus.

135

MIRANDA

— Oh ! si, mon bon seigneur.

MIRANDA

Votre récit, monsieur, guérirait la surdité.

PROSPERO

— Pour qu'il n'y ait plus de distinction entre le rôle qu'il joue — et le personnage même dont il joue le rôle, il faut qu'Antonio soit — maître absolu de Milan. Pour moi, pauvre homme, ma bibliothèque — est un duché assez vaste. À l'en croire, je ne suis pas fait — pour les royautés de ce monde. Il se ligue —

140

(tant il est altéré de pouvoir !)

PROSPERO

avec le roi de Naples, — il consent à lui payer un tribut annuel, à lui faire hommage ! — Il soumet son diadème à cette couronne, et abaisse — le duché inflexible jusque-là

145

(hélas ! pauvre Milan !)

PROSPERO

— à la plus ignoble révérence !

MIRANDA

Ô ciel !

PROSPERO

— Remarque les conditions de cette ligue et le résultat, et dis-moi — si ce pouvait être un frère.

PROSPERO

Venons aux conditions : — Le roi de Naples, étant mon ennemi — invité, écoute la requête de mon frère ; — on convient qu'en retour des concessions susdites, — de l'hommage et de je ne sais quel tribut, — le roi m'extirpera immédiatement du duché, — moi et les miens, et confèrera la belle Milan, — avec tous les honneurs, à mon frère. Sur ce, — une armée levée pour la trahison, au milieu d'une nuit — fixée pour le projet, ouvre à Antonio — les portes de Milan ; et, au milieu des ténèbres sépulcrales, — les exécuteurs désignés m'enlèvent — avec toi, toute en larmes !

MIRANDA

Ô douleur ! — Moi qui ne me souviens pas combien je pleurais alors, — je me sens prête à pleurer de nouveau. Je ne sais quelle pression — tord mes yeux.

PROSPERO

Écoute encore un peu, — et je vais t'amener à l'affaire — qui nous occupe aujourd'hui : sans quoi, mon récit — manquerait de conclusion.

MIRANDA

Pourquoi ne nous firent-ils pas — périr sur l'heure ?

MIRANDA

Hélas ! quel tourment — je fus alors pour vous !

PROSPERO

Oh ! tu fus le chérubin — qui me sauva ! Tu souriais, — inspirée d’une fortitude céleste, — quand, couvrant la mer de mes larmes salées, — je gémissais sous mon fardeau. Et ton sourire me rendit — l’énergique patience de supporter — tout ce qui pouvait advenir.

MIRANDA

Comment arrivâmes-nous au rivage ?

170

PROSPERO

— Grâce à la Providence divine ! — Nous avons quelques vivres et un peu d’eau fraîche — qu’un noble Napolitain, Gonzalo, — ému de charité,

(c’était celui qui était chargé — d’exécuter le projet,)

PROSPERO

nous avait donnés ; ainsi que — de riches vêtements, du linge, des étoffes, des objets nécessaires, — qui, depuis, nous ont bien servi. Par générosité encore, — sachant combien j’aimais mes livres, il me fournit, — de ma propre bibliothèque, des volumes que — je prise plus que mon duché. ¹⁷⁵

MIRANDA

Puissé-je — un jour voir cet homme !

PROSPERO

Maintenant, je me lève ; — toi, reste assise, et écoute la fin de notre détresse maritime. — C’est ici, dans cette île, que nous arrivâmes. Ici, — moi, ton maître d’école, je t’ai donné de plus profitables leçons — que ¹⁸⁰

n'en peuvent recevoir d'autres princesses, ayant plus de temps — à donner à des frivolités et de moins vigilants précepteurs.

PROSPERO

Tu vas le savoir. — Par un accident fort étrange, la bienveillante fortune, — devenue ma chère protectrice, a conduit mes ennemis — sur ce rivage ; et, grâce à ma prescience, — j'ai découvert que mon zénith relève d'un astre propice dont je dois invoquer — l'influence, sous peine de voir mes destins — décliner à jamais... Cesse ici tes questions. — Tu as envie de dormir. C'est un assoupissement salutaire ; — laisse-le te gagner ; tu n'es pas, je le sais, libre de le vaincre.

185

190

PROSPERO

Miranda s'endort.

PROSPERO

— Accours, serviteur, accours, me voici prêt. — Approche, mon Ariel, viens.

ARIEL

— Salut, grand maître ! grave seigneur, salut ! je viens — pour satisfaire ton meilleur désir : qu'il s'agisse de voler, — de nager, de plonger dans le feu, de chevaucher — sur les nuages frisés ! À ton service impérieux emploie — Ariel et toute sa bande.

195

PROSPERO

Esprit, as-tu — exécuté minutieusement la tempête que je t'ai commandée ?

PROSPERO

Mon brave esprit ! — y a-t-il eu quelqu'un d'assez ferme, d'assez vaillant pour que ce vacarme — n'altérât pas sa raison ? 200

ARIEL

Pas une âme — qui n'ait ressenti la fièvre de la folie et fait — des grimaces de désespoir. Tous, hormis les matelots, — ont plongé dans l'écume salée et quitté le vaisseau, — devenu tout flamme avec moi : le fils du roi, Ferdinand, — les cheveux dressés 205

(plutôt comme des roseaux que comme des cheveux)

ARIEL

— a sauté le premier en criant : L'enfer est vide — et tous les diables sont ici !

PROSPERO

Ah ! je reconnais là mon esprit ! — Mais n'était-ce pas près de la côte ?

ARIEL

Tout près, maître.

PROSPERO

— Mais, Ariel, sont-ils tous sains et saufs ? 210

ARIEL

Pas un cheveu n'a péri. — Leurs vêtements, qui les soutenaient, n'ont pas une tache — et n'en sont que plus frais... Ensuite, ainsi que tu me l'as dit, — je les ai dispersés en troupes dans l'île. — Quant au fils du roi,

je l'ai débarqué seul ; — je l'ai laissé refroidissant l'air de soupirs — dans un coin sauvage de l'île, et assis — les bras tristement croisés.

215

PROSPERO

Du vaisseau du roi, — des marins, dis-moi, qu'as-tu fait, — ainsi que du reste de la flotte ?

ARIEL

En sûreté, dans un havre, — est le vaisseau du roi. Tu sais cette crique profonde où une fois — tu m'évoquas à minuit pour t'aller chercher de la rosée — des Bermudes aux éternelles tourmentes : il est caché là. — Les marins sont tous entassés sous les écoutilles ; — et, par un charme joint à leur fatigue, — je les ai laissés endormis. Pour le reste des navires — que j'avais dispersés, ils se sont ralliés — et voguent sur le flot méditerranéen, — retournant tristement à Naples, — avec l'idée qu'ils ont vu naufrager le vaisseau du roi — et périr sa personne auguste.

220

225

PROSPERO

Ariel, ta mission — est exactement remplie ; mais il y a de la besogne encore. — À quel moment sommes-nous ?

ARIEL

Le milieu du jour est passé, — de deux sabliers au moins.

PROSPERO

Le temps qui reste jusqu'au sixième — doit être précieusement employé par nous deux.

230

ARIEL

— Encore du travail ! Puisque tu me donnes tant de peine, — laisse-moi te rappeler la promesse — que tu n’as pas encore accomplie.

PROSPERO

Eh bien ! de l’humeur ? — Que peux-tu demander ?

ARIEL

Ma liberté.

PROSPERO

— Avant que le temps soit fini ? Assez !

235

ARIEL

Je t’en prie, — souviens-toi comme je t’ai dignement servi. — Je ne t’ai pas dit de mensonges ni fait de bévues ; je t’ai obéi — sans rancune, sans murmure. Tu m’as promis — de me rabattre une année entière.

PROSPERO

Oublies-tu — de quelle torture je t’ai délivré ?

ARIEL

Non.

240

PROSPERO

— Si fait, car tu comptes — pour beaucoup de fouler le limon des profondeurs salées, — de courir sur le vent aigu du Nord, — et de faire mes commissions dans les veines de la terre, — quand elle est cuite par la gelée.

ARIEL

Non, monsieur.

245

PROSPERO

— Tu mens, être malin. As-tu oublié — la hideuse sorcière Sycorax, que l'envie et l'âge — courbaient en cerceau ? L'as-tu oubliée ?

ARIEL

— Non, monsieur.

PROSPERO

Si fait... Où est-elle née ? Parle ! dis-moi.

ARIEL

— Monsieur, à Alger.

250

ARIEL

— Oui, monsieur.

PROSPERO

Cette stryge à l'œil bleu fut amenée ici grosse — et laissée par les matelots. Toi, mon esclave, — ainsi que tu l'affirmes, tu étais alors son serviteur ; — mais, comme tu étais un esprit trop délicat — pour accomplir ses ordres terrestres et abhorrés, — tu résistas à ses hautes volontés.

255

Alors, — aidée de ministres plus puissants, — et animée de la plus implacable rage, — elle t'enferma dans le creux d'un pin. Ce fut dans cette crevasse — que, prisonnier, tu passas douloureusement — douze années. Pendant ce temps, elle mourut — et te laissa là, jetant au vent des gémissements — aussi répétés que les tours de roue d'un moulin. Alors, —

260

excepté le fils qu'elle y avait mis bas, — un petit avorton tout roussi, cette île n'avait été honorée — d'aucune forme humaine.

ARIEL

Si ! Caliban ! son fils !

PROSPERO

— Être stupide, c'est ce que je dis : oui, ce Caliban — que je tiens maintenant à mon service... Tu sais très-bien — dans quels tourments je te trouvais : tes gémissements — faisaient hurler les loups et perçaient le cœur — des ours à jamais furieux ; c'était un supplice — de damné, que Sycorax — ne pouvait plus terminer : ce fut mon art, — dès que je t'entendis après mon arrivée, qui fit bâiller — le pin et te délivra.

265

ARIEL

Merci, maître.

270

ARIEL

Pardon, maître ! — Je serai prêt à tout commandement, — et je ferai gentiment mon métier d'esprit.

PROSPERO

Fais-le, et dans deux jours — je t'affranchis.

ARIEL

Voilà bien mon noble maître ! — Que dois-je faire ? Dites quoi. Que dois-je faire ?

275

PROSPERO

— Va, change-toi en nymphe de la mer. Sujet — seulement à ton regard et au mien, sois invisible — à toute autre prunelle. Va, prends cette forme — et reviens ainsi. Pars, sois diligent.

PROSPERO

Ariel sort.

PROSPERO

— Éveille-toi, cher cœur, éveille-toi ! Tu as bien dormi. — Éveille-toi !

280

MIRANDA

L'étrangeté de votre histoire a mis — l'accablement en moi.

PROSPERO

Secoue-le. Viens, — nous irons voir Caliban, mon esclave, qui jamais — ne nous accorde une réponse aimable.

MIRANDA

Monsieur, c'est un vilain, — que je n'aime pas regarder.

PROSPERO

Mais, tel qu'il est, — nous ne pouvons nous passer de lui : il fait notre feu, — va chercher notre bois et nous rend des services — utiles... Holà ! esclave ! Caliban ! — tas de terre ! parle donc, toi !

285

CALIBAN

Il y a assez de bois au logis.

PROSPERO

— Avance, te dis-je ! Tu as autre chose à faire. — Avance, tortue ! viendras-tu ?

290

PROSPERO

— Belle apparition ! mon svelte Ariel, — un mot à ton oreille.

PROSPERO

Il lui parle bas.

ARIEL

Monseigneur, ce sera fait.

ARIEL

Il sort.

PROSPERO

— Toi, esclave venimeux, enfant fait par le diable même

295

PROSPERO

— à ta méchante mère, avance !

CALIBAN

— Qu’une rosée malfaisante comme celle que ma mère balayait — d’un marais malsain avec une plume de corbeau, — tombe sur vous deux !
Qu’un vent du sud-ouest souffle sur vous — et vous couvre de tumeurs !

PROSPERO

— Pour ceci, sois sûr que cette nuit tu auras des crampes, — des points 300
de côté qui te couperont le souffle. Les hérissons, — pendant tout le
temps de la nuit où ils peuvent travailler, — s'exerceront tous sur toi : tu
seras criblé de piqûres — comme un rayon de miel, et chacune sera plus
aiguë — que celle d'une abeille.

PROSPERO

Misérable menteur ! — sensible aux coups, non aux bienfaits ! je t'ai 305
traité, — carogne que tu es, avec un soin humain, et je t'ai logé — dans
ma propre grotte, jusqu'au jour où tu as essayé de violer — l'honneur de
mon enfant.

CALIBAN

Oho ! oho ! que n'ai-je réussi ! — Tu m'as empêché. Autrement, j'aurais
peuplé — cette île de Calibans 310

CALIBAN

!

PROSPERO

Esclave abhorré — qui ne peux garder aucune empreinte de bonté, —
étant capable de tout mal ! j'ai eu pitié de toi. — J'ai pris la peine de te
faire parler, en t'enseignant à toute heure — une chose ou l'autre.
Quand tu ne savais pas, sauvage, — ce que toi-même tu voulais dire, 315
quand tu balbutiais — comme une brute, je donnais à tes pensées — les
mots qui les faisaient connaître. Mais ta vile nature, — quoi que tu ap-
prisses, était telle que de bonnes créatures — ne pouvaient en admettre
le contact. Aussi as-tu été — justement confiné dans ce rocher, — toi qui
aurais mérité plus qu'une prison ! 320

CALIBAN

— Vous m’avez appris votre langage : et le profit que j’en ai — est de savoir maudire. Que la peste rouge vous emporte, — pour m’avoir appris votre langue !

PROSPERO

Graine de sorcière, hors d’ici ! — va nous chercher du combustible ; et dépêche-toi, tu feras bien, — pour venir prendre d’autres ordres... Tu hausses les épaules, coquin ? — Si tu négliges ou si tu fais de mauvaise grâce — ce que je commande, je te disloquerai avec de vieilles crampes, — je remplirai tous tes os de douleurs ; je te ferai hurler — au point que les bêtes trembleront à tes cris. 325

CALIBAN

Non ! je t’en prie ! 330

CALIBAN

À part.

CALIBAN

— Il faut obéir. Son art est si puissant — qu’il pourrait soumettre le dieu de ma mère, Setebos

CALIBAN

, — et en faire un vassal.

PROSPERO

Allons, hors d’ici, esclave ! 335

PROSPERO

Caliban sort.

ARIEL

Venez sur ces sables jaunes ; Et puis prenez-vous les
mains. Quand vous vous serez salués et baisés ; Dans
le silence des vagues sauvages, Gambadez lestement ça et là ;
Et, doux esprits, entonnez le refrain. Chut ! chut !

340

VOIX ÉPARSES

Ouh ! ouh !

ARIEL

C'est l'abolement des chiens de garde.

MÊMES VOIX

Ouh ! ouh !

ARIEL

Chut ! chut ! j'entends ; La voix du coq qui se ren-
gorge ; En criant : Cocorico !

345

FERDINAND

— Où cette musique peut-elle être ? Dans l'air ou sur la terre ? — Elle se
tait. Sûrement, elle accompagne — quelque dieu de l'île. J'étais assis sur
une plage, — pleurant encore le naufrage du roi mon père, — quand
cette musique a glissé sur les eaux jusqu'à moi, — calmant et leur furie
et ma douleur — par ses doux sons. C'est de là que je l'ai suivie — ou

350

plutôt qu'elle m'a entraîné. Mais elle a cessé... — Non ! elle recommence.

ARIEL

355
Sous cinq brassées ton père gît : Ses os se sont changés en corail. Perles sont devenus ses yeux. Tout ce qui de lui peut s'évanouir A pris la forme marine De quelque riche et étrange chose. Des naïades sonnent son glas d'heure en heure. Chut ! je les entends.

VOIX

Ding dong ! vole !

PROSPERO

— Relève les rideaux frangés de tes yeux, — et dis ce que tu vois là-bas.

MIRANDA

360
Qu'est-ce ? un esprit ? — Seigneur, comme il regarde autour de lui ! croyez-moi, monsieur, — il porte une superbe forme. Mais c'est un esprit.

PROSPERO

— Non, fillette : il mange, et dort, et a des sens — comme les nôtres. Ce galant que tu vois — était dans le naufrage. S'il n'était pas un peu flétri — par la douleur, ce cancer de la beauté, tu pourrais le nommer — une belle créature. Il a perdu ses compagnons, — et il erre en tous sens pour les trouver. 365

MIRANDA

Je pourrais l'appeler — un être divin ; car dans la nature — je n'ai jamais rien vu de si noble.

PROSPERO

La chose marche, je le vois, — suivant l'inspiration de mon cœur. Esprit,³⁷⁰
bel esprit, je t'affranchirai — dans deux jours pour cela.

FERDINAND

Bien sûr, voilà la déesse — qu'accompagnent ces chants !... Daignez
faire savoir — à ma prière si vous restez sur cette île, — et m'indiquer
par quelque charitable instruction — comment je dois vivre ici. Ma re-
quête première, — je vous l'adresse la dernière : Ô merveille, — êtes-
vous, ou non, une vierge mortelle ?³⁷⁵

MIRANDA

Merveille, non, — mais vierge, oui certes.

FERDINAND

Ma langue ! ciel ! — Je serais le premier de ceux qui la parlent — si
j'étais là où elle est parlée.

PROSPERO

Comment ! le premier ? — Que serais-tu, si le roi de Naples t'entendait ?³⁸⁰

FERDINAND

— Un simple mortel, comme je le suis en ce moment, tout étonné — de
t'entendre parler de Naples. Le roi m'entend, — et voilà pourquoi je

pleure. C'est moi qui suis le souverain de Naples, — puisque mes yeux, qui n'ont pas encore eu de reflux, ont vu — naufrager le roi mon père.

MIRANDA

Hélas ! miséricorde !

385

FERDINAND

— Oui, vraiment, et avec lui tous ses nobles. Le duc de Milan — et son noble fils ont aussi disparu.

PROSPERO

Le duc de Milan — et sa fille plus noble encore pourraient te contredire — au besoin.

PROSPERO

À part.

390

PROSPERO

Dès la première vue — ils ont échangé des regards... Délicat Ariel, — je t'affranchirai pour ça.

PROSPERO

Haut, à Ferdinand.

PROSPERO

Un mot, mon bon monsieur. — Je crains que vous ne vous soyez un peu compromis. Un mot !

395

MIRANDA

— Pourquoi mon père parle-t-il si durement ? C'est — le troisième homme que j'aie jamais vu, le premier — pour qui j'aie jamais soupiré. Puisse la pitié émouvoir mon père — dans le sens de mon inclination !

FERDINAND

Oh ! si vous êtes une vierge, — et si votre affection n'a pas déjà pris son essor, je vous ferai — reine de Naples.

400

PROSPERO

Doucement, monsieur. Un mot encore.

PROSPERO

À part.

PROSPERO

— Les voilà au pouvoir l'un de l'autre ; mais rendons malaisée — cette rapide affaire, de peur qu'une lutte trop légère — ne fasse le prix trop léger.

405

PROSPERO

Haut, à Ferdinand.

PROSPERO

Un mot encore : je te somme — de m'obéir : tu usurpes ici — un nom qui n'est pas à toi. Tu t'es introduit — dans cette île, comme un espion, pour me la prendre, — à moi qui en suis le seigneur.

Ferdinand

Non, aussi vrai que je suis homme.

410

Miranda

— Rien de mal ne peut habiter dans un tel temple. — Si le mauvais esprit avait une si belle demeure, — les bonnes choses tâcheraient de s’y loger avec lui.

Prospero

— Suis-moi.

Prospero

À Miranda.

415

Prospero

Ne me parle pas pour lui : c’est un traître.

Prospero

À Ferdinand.

Prospero

Viens. — Je vais river ensemble ton cou et tes pieds. — Tu boiras de l’eau de mer. Tu auras pour nourriture — les moules des ruisseaux, les racines desséchées, et les cosses — où les glands ont été bercés... Suis-moi.

420

Ferdinand

Non. — Je résisterai à un tel traitement, jusqu’à ce que — mon ennemi ait prouvé un pouvoir supérieur.

Ferdinand

Il tire son épée.

Miranda

Ô cher père, — ne le soumettez pas à un trop rude défi, car — il est noble⁴²⁵
et n'a pas peur.

Prospero

Quoi ! mon talon — serait mon chef !... Relève ton épée. — Tu fais mine
de frapper, mais tu n'oses pas, tant ta conscience — est obsédée de re-
mords ! Ne reste pas en garde, — car je puis te désarmer avec ce bâton-
ci, — et faire tomber ton arme.

430

Miranda

Je vous supplie, mon père !

Prospero

— Arrière ! ne te pends pas à mes vêtements.

Miranda

Monsieur, ayez pitié ! — Je serai sa caution !

Prospero

Silence ! un mot de plus — t'attire ma colère, sinon ma haine. Quoi ! —
ce plaidoyer pour un imposteur ! Chut ! — Tu crois qu'il n'y a plus⁴³⁵
d'êtres faits comme lui, — n'ayant vu que lui et Caliban. Folle fille ! —
C'est un Caliban près de la plupart des hommes, — et près de lui ce sont
des anges !

MIRANDA

Mes affections — sont alors des plus humbles. Je n'ai pas l'ambition — de voir un homme plus beau.

440

PROSPERO

Allons, obéis ! — tes nerfs sont redevenus ceux de l'enfance — et n'ont plus de vigueur.

FERDINAND

C'est vrai ! — Mes esprits sont tous enchaînés comme dans un rêve. — La perte de mon père, la faiblesse que je ressens, — le naufrage de tous mes amis, les menaces de cet homme, — à qui je suis asservi, seraient pour moi chose légère, — si je pouvais seulement, une fois par jour, de ma prison, — contempler cette vierge. Que la liberté dispose alors — de tous les autres coins de la terre ! J'aurais assez de place, moi, — dans ma prison.

445

PROSPERO

L'œuvre marche.

450

PROSPERO

À Ferdinand.

PROSPERO

Viens.

PROSPERO

À part à Ariel.

PROSPERO

— Tu as bien travaillé, bel Ariel !

PROSPERO

Haut, à Ferdinand et à Miranda.

455

PROSPERO

Suivez-moi.

PROSPERO

À part, à Ariel.

PROSPERO

— Écoute ce que tu vas me faire encore.

MIRANDA

Rassurez-vous, — mon père est de meilleure nature, monsieur, — qu'il ne le semble en paroles. Ces procédés-là — ne lui sont pas habituels.

460

PROSPERO

Tu seras aussi libre — que les vents de la montagne. Mais exécute — mon commandement de point en point.

ARIEL

À la lettre.

PROSPERO

— Viens, suis-moi.

PROSPERO

À Miranda.

465

PROSPERO

Ne me parle plus pour lui.

PROSPERO

Ils sortent.

PROSPERO

‌

SCÈNE III

(Une autre partie de l'île.)

ALONSO

Paix, je te prie !

SÉBASTIEN

Il accueille la consolation comme un potage froid.

470

ANTONIO

Le consolateur ne l'en lâchera pas plus vite.

SÉBASTIEN

Regardez, il monte l'horloge de son esprit : dans un instant, elle va sonner.

GONZALO

Seigneur...

SÉBASTIEN

Un coup !

475

GONZALO

— Quand tout chagrin qui se présente est ainsi entretenu, — savez-vous ce qu'on en recueille ?

SÉBASTIEN

Des dollars !

GONZALO

Des douleurs !

GONZALO

À Sébastien.

480

GONZALO

Vous avez dit plus vrai que vous ne pensiez.

SÉBASTIEN

Vous avez relevé la chose plus adroitement que je ne voulais.

GONZALO

Ainsi, monseigneur...

ANTONIO

Fi ! qu'il est prodigue de sa langue !

ALONSO

De grâce, épargne-moi.

485

GONZALO

Soit ! j'ai fini, mais pourtant...

SÉBASTIEN

Il va encore parler.

ANTONIO

Un bon pari à faire ! Qui de lui ou d'Adrien chantera le premier ?

SÉBASTIEN

Ce sera le vieux coq.

ANTONIO

Ce sera le jeune coq.

490

SÉBASTIEN

Allons ! que parions-nous ?

ANTONIO

Un éclat de rire.

SÉBASTIEN

Je tiens.

ADRIEN

Quoique cette île semble déserte...

SÉBASTIEN

Ha ! ha ! ha !

495

ANTONIO

C'est bien, vous avez payé.

ADRIEN

Inhabitable et presque inaccessible...

SÉBASTIEN

Pourtant...

ADRIEN

Pourtant...

ANTONIO

Il ne pouvait manquer le mot.

500

ADRIEN

Le climat doit y être tempéré, subtil et délicat.

ANTONIO

La délicatesse va bien avec la tempérance.

SÉBASTIEN

Oui, et la subtilité, comme il l'a déclaré fort savamment.

ADRIEN

L'air nous caresse ici du souffle le plus suave.

SÉBASTIEN

Comme s'il avait les poumons pourris.

505

ANTONIO

Ou comme s'il était parfumé par un marais.

GONZALO

Ici se trouve toute chose favorable à la vie.

ANTONIO

C'est vrai, hormis les moyens de vivre.

SÉBASTIEN

Il n'y en a pas où il n'y en a guère.

GONZALO

Comme l'herbe paraît vivace et luxuriante ! comme elle est verte !

510

ANTONIO

C'est vrai, la terre est jaune.

SÉBASTIEN

Avec un œil de vert.

ANTONIO

Il ne se trompe pas de beaucoup.

SÉBASTIEN

Non, il ne se trompe que totalement.

GONZALO

Mais la merveille de tout ceci, celle qui est presque incroyable...

515

SÉBASTIEN

Comme beaucoup de merveilles garanties.

GONZALO

C'est que nos vêtements, après avoir été trempés dans la mer, gardent néanmoins leur fraîcheur et leur éclat, et sont plutôt teints à neuf que tachés par l'eau salée.

ANTONIO

Si seulement une de ses poches pouvait parler, ne dirait-elle pas qu'il ment ?

520

SÉBASTIEN

Oui, à moins qu'elle n'empochât le mensonge.

GONZALO

Nos vêtements sont aussi frais, ce me semble, que quand nous les mîmes pour la première fois en Afrique au mariage de la fille du roi, la belle Claribel, avec le roi de Tunis.

525

SÉBASTIEN

Ç'a été un mariage bien agréable et nous avons beaucoup de chance au retour !

ADRIEN

Jamais Tunis ne fut honorée d'une reine aussi accomplie.

GONZALO

Non, depuis le temps de la veuve Didon.

ANTONIO

La veuve ? que la vérole l'étouffé ! D'où donc sort cette veuve-là ? La veuve Didon !

530

SÉBASTIEN

Eh bien, quand il aurait dit qu'Énée aussi était veuf ? Comme vous prenez cela, bon Dieu !

ADRIEN

Veuve Didon, dites-vous ? Vous m'y faites songer : elle était de Carthage et non de Tunis.

535

GONZALO

Cette Tunis-là, monsieur, était jadis Carthage.

ADRIEN

Carthage ?

GONZALO

Carthage, je vous assure.

ANTONIO

Sa parole est plus puissante que la harpe miraculeuse

ANTONIO

.

540

SÉBASTIEN

Elle a élevé non-seulement les murailles, mais les maisons.

ANTONIO

Quelle est la chose impossible qu'il va improviser maintenant ?

SÉBASTIEN

Je crois qu'il va emporter l'île chez lui, dans sa poche, et la donner à son fils comme une pomme.

ANTONIO

Dont il sèmera les pépins dans la mer et fera pousser d'autres îles.

545

GONZALO

Plaît-il ?

ANTONIO

À la bonne heure.

GONZALO

Seigneur, nous disions donc que nos vêtements semblent maintenant aussi frais que quand nous étions à Tunis, au mariage de votre fille qui est maintenant reine.

550

ANTONIO

Et la plus accomplie qui soit jamais allée là.

SÉBASTIEN

Exceptez, je vous en supplie, la veuve Didon.

ANTONIO

Ah ! la veuve Didon ? oui, la veuve Didon !

GONZALO

Seigneur, mon pourpoint n'est-il pas aussi frais que la première fois où je le portai ? je veux dire, en quelque sorte.

555

ANTONIO

Cette sorte-là a été bien pêchée.

GONZALO

Vous savez, quand je le portai aux noces de votre fille...

ALONSO

— Vous me bourrez les oreilles de paroles qui sont indigestes — à ma pensée. Plût au ciel que je n'eusse jamais — marié ma fille dans ce pays ! Car c'est en en revenant — que j'ai perdu mon fils ; et elle, j'en suis sûr, — reléguée comme elle l'est loin de l'Italie, — je ne la reverrai non plus 560
jamais... Ô toi, mon héritier de Naples et de Milan, de quel étrange poison — as-tu fait le repas ?

ALONSO

Non, non, il n'est plus.

SÉBASTIEN

— Seigneur, vous pouvez vous remercier vous-même de cette grande 565
perte. — Plutôt que de faire de votre fille les délices de notre Europe, — vous avez préféré la perdre aux bras d'un Africain — et la bannir ainsi, tout au moins, de vos yeux — qui n'ont que trop sujet d'en pleurer.

ALONSO

Paix, je t'en prie.

SÉBASTIEN

— Tous, nous nous sommes mis à vos genoux, nous vous avons importuné — de toutes manières. Elle-même, cette belle âme, — mettant en 570
balance son aversion et son obéissance, ne savait — de quel côté du fléau pencher. Nous avons perdu votre fils, — je le crains, pour toujours. Milan et Naples ont — plus de veuves par suite de cette affaire — que

nous ne ramenons d'hommes pour les consoler. — La faute en est à vous.

575

ALONSO

À moi aussi la plus cruelle perte !

GONZALO

Monseigneur Sébastien, — votre franc parler manque un peu de douceur — et d'à-propos. Vous frottez la plaie, — quand vous devriez y mettre un emplâtre.

580

SÉBASTIEN

Ceci est fort bien dit !

ANTONIO

— Et très-chirurgical.

GONZALO

— Il fait bien vilain temps pour nous tous, bon seigneur, — quand vous êtes nébuleux.

SÉBASTIEN

Vilain temps !

585

ANTONIO

Très-Vilain.

GONZALO

— Si j'avais la colonisation de cette île, mon seigneur...

ANTONIO

— Il y sèmerait des orties.

SÉBASTIEN

Des bardanes ou des mauves.

GONZALO

— Et, si j'en étais le roi, savez-vous ce que je ferais ?

590

SÉBASTIEN

— Il esquiverait l'ivresse, faute de vin.

GONZALO

— Dans ma république, je ferais au rebours — toute chose : aucune espèce de trafic — ne serait permise par moi. Nul nom de magistrat, — nulle connaissance des lettres, ni richesse, ni pauvreté, — nul usage de service ; nul contrat, nulle succession ; — pas de bornes, pas d'enclos, pas de champ labouré, pas de vignobles. — Nul usage de métal, de blé, de vin, ni d'huile. — Nulle occupation : tous les hommes désœuvrés, tous ! — Et les femmes aussi ! mais elles, innocentes et pures ! — Point de souveraineté

595

GONZALO

...

600

SÉBASTIEN

Et cependant il en serait le roi. —

ANTONIO

La conclusion de sa république en oublie le préambule.

SÉBASTIEN

Pas de mariage parmi ses sujets ?

ANTONIO

— Non, mon cher. Tous fainéants ! putains et chenapans !

GONZALO

— Je gouvernerais avec une telle perfection, seigneur, — que l'âge d'or
serait dépassé. 605

SÉBASTIEN

Dieu garde sa majesté !

ANTONIO

— Vive Gonzalo !

GONZALO

Et... me suivez-vous, seigneur ? —

ALONSO

Je t'en prie, assez ! tu ne me parles que de riens.

610

GONZALO

Je crois volontiers votre altesse, et je voulais seulement prouver à ces messieurs, qui ont les poumons si sensibles et si agiles, qu'ils sont toujours prêts à rire de rien.

ANTONIO

C'est de vous que nous avons ri.

GONZALO

En fait de bouffonnerie, près de vous que suis-je ? rien. Vous pouvez donc continuer, c'est toujours de rien que vous rirez. 615

ANTONIO

Quel coup il a donné là !

SÉBASTIEN

C'est dommage qu'il soit tombé à plat.

GONZALO

Vous êtes des gentilshommes d'intrépide humeur. Vous enlèveriez la lune de sa sphère, si elle y restait cinq semaines sans changer. 620

SÉBASTIEN

Oui certes, et puis nous irions à la chasse aux chauves-souris.

ANTONIO

Là, mon bon seigneur, ne vous fâchez pas.

GONZALO

Non, je vous le garantis. Je ne compromets pas si futillement ma gravité ; vous pouvez rire de moi jusqu'à m'endormir ; car je me sens déjà tout appesanti.

625

ANTONIO

Allons, dormez en nous écoutant.

ANTONIO

Tous s'endorment, excepté Alonso, Sébastien et Antonio.

ALONSO

— Quoi ! tous si vite endormis ! Puissent mes yeux — ne pas se clore sans clore mes pensées ! Je les sens — disposés à se fermer.

SÉBASTIEN

De grâce, seigneur, — ne repoussez pas l'accablement du sommeil. — Il visite rarement la douleur ; quand il le fait, — c'est pour la consoler.

630

ANTONIO

Nous deux, monseigneur, — nous garderons votre personne, tandis que vous prendrez du repos, — et nous veillerons à votre sûreté.

ALONSO

Merci. Quel accablement étrange !

ALONSO

Alonso s'endort, Ariel sort.

635

SÉBASTIEN

— Quelle singulière léthargie les possède !

ANTONIO

— C'est l'influence du climat.

SÉBASTIEN

Pourquoi — ne ferme-t-elle pas aussi nos paupières ? Je ne me sens pas
— disposé à dormir.

ANTONIO

Ni moi. Mon esprit est allègre. — Ils sont tous tombés comme d'un com-⁶⁴⁰
mun accord. — Ils ont été comme abattus d'un coup de foudre... Quelle
chance, — digne Sébastien ! Oh ! quelle chance !... Assez ! — Et pour-
tant, ce me semble, je vois sur ta face — ce que tu devrais être.
L'occasion te parle, et — ma forte imagination voit une couronne — se
poser sur ta tête.

645

SÉBASTIEN

Voyons, es-tu éveillé ?

ANTONIO

— Est-ce que tu ne m'entends pas parler ?

SÉBASTIEN

Si fait ; mais à coup sûr — c'est le langage du rêve que tu parles — tout
éveillé. Qu'est-ce que tu as dit ? — Étrange repos de dormir ainsi — les
yeux tout grands ouverts ! Être debout, parler, remuer, — et pourtant
dormir si profondément !

650

ANTONIO

Noble Sébastien, tu laisses — ta fortune dormir ou plutôt mourir ! Tu fermes les yeux, — toi, tout éveillé.

SÉBASTIEN

Toi, tu ronfles distinctement ; — tes ronflements ont un sens.

ANTONIO

— Je suis plus sérieux que d'habitude. Tu — dois l'être aussi, si tu m'écoutes ; fais-le, — et tu triples ta grandeur.

655

SÉBASTIEN

Bien ! je suis une eau stagnante.

ANTONIO

— Je ferai monter ton flot.

SÉBASTIEN

Fais-le, car ma paresse — héréditaire le dispose à reculer.

ANTONIO

Oh ! — si vous saviez combien vous caressez mon projet — par votre raillerie même ! combien, en le déshabillant, — vous le parez ! Les hommes qui reculent — sont bien souvent entraînés au fond de l'abîme — par leur crainte ou par leur paresse.

660

SÉBASTIEN

Je t'en prie, poursuis. — La contraction de tes yeux et de tes joues annonce — que quelque chose va sortir de toi ; mais, en vérité, — l'accouchement t'est fort pénible.

665

ANTONIO

Voici, monsieur.

ANTONIO

Montrant Gonzalo.

ANTONIO

— Quoique ce seigneur au faible souvenir —

(sa mémoire sera moins bien conservée encore, — quand il sera enterré,)

ANTONIO

ait tout à l'heure, —

670

(car c'est un esprit persuasif par état,)

ANTONIO

— presque persuadé au roi que son fils est vivant, il est impossible — que le prince ne soit pas noyé, comme il est impossible — que cet homme, endormi là, nage.

SÉBASTIEN

Je n'ai pas l'espoir — qu'il n'est pas noyé.

ANTONIO

Oh ! quel immense espoir — est pour vous ce défaut d'espoir ! Il y a
dans ce désespoir — un espoir si élevé que l'ambition — elle-même ne
peut pas le dépasser du regard — et doute même de l'atteindre...
M'accordez-vous — que Ferdinand est noyé ?

675

SÉBASTIEN

Il n'est plus.

ANTONIO

Alors, dites-moi — quel est le plus proche héritier de Naples ?

680

SÉBASTIEN

Claribel.

ANTONIO

— Elle qui est reine de Tunis ! elle qui habite — dix lieues par delà une
vie d'homme ! elle qui, — à moins d'avoir le soleil pour courrier, —

(car l'homme de la lune est trop lent,)

ANTONIO

ne peut avoir — de nouvelles de Naples avant qu'un menton nouveau-
né — soit assez rude pour le rasoir ! Elle que nous n'avons quittée — que
pour être tous engloutis par la mer,... sauf quelques échappés, — desti-
nés à figurer dans un acte — dont le prologue est ce qui s'est passé et
dont le dénouement futur — dépend de vous et de moi !

685

SÉBASTIEN

Que signifie ce fatras ? Que voulez-vous dire ? — Il est vrai que la fille de mon frère est reine de Tunis, — qu'elle est aussi l'héritière de Naples,⁶⁹⁰ et qu'entre ces deux pays — il y a une certaine distance.

ANTONIO

Montrant Alonso.

ANTONIO

Il y aurait quelqu'un pour gouverner Naples — aussi bien que ce dormeur ; et des seigneurs pour jaser — aussi abondamment et aussi inutilement — que ce Gonzalo : je pourrais moi-même faire — une pie aussi profondément bavarde... Oh ! si vous portiez — une âme comme la mienne ! comme ce sommeil servirait — à votre avancement !... Me comprenez-vous ?⁶⁹⁵

SÉBASTIEN

— Oui, il me semble.

ANTONIO

Et avec quelle satisfaction — accueillez-vous votre bonne fortune ?⁷⁰⁰

SÉBASTIEN

Je me souviens — que vous avez supplanté votre frère Prospero.

ANTONIO

C'est vrai. — Aussi voyez comme mes vêtements me vont bien ! — beaucoup plus élégants qu'auparavant ! Les sujets de mon frère — étaient mes égaux alors ; ce sont mes gens à présent.

SÉBASTIEN

— Mais votre conscience ?

705

ANTONIO

Montrant Gonzalo.

ANTONIO

Vous pourriez fermer à jamais les yeux — de ce vieux débris, de ce sire Prudence, qui alors — ne nous reprocherait pas notre procédé... Quant à tous les autres, — ils accepteront notre inspiration, comme un chat boit du lait ; — ils marqueront la minute à toute affaire — dont nous déclarerons l'heure venue.

710

SÉBASTIEN

Ton exemple, cher ami, — me servira de précédent : comme tu as obtenu Milan, — je gagnerai Naples. Tire ton épée : un coup — t'affranchira du tribut que tu payes, — et moi, le roi, je t'aimerai.

ANTONIO

Dégainons ensemble. — Et, quand je lèverai le bras, vous, faites de même, — et tombez sur Gonzalo.

715

SÉBASTIEN

Oh ! un mot encore.

SÉBASTIEN

Ils se parlent à l'écart.

ARIEL

— Mon maître a prévu par son art le danger — qui menace ici ses amis,
et il m’envoie —

720

(autrement son projet périrait)

ARIEL

pour leur sauver la vie.

ARIEL

Il chante à l’oreille de Gonzalo.

ARIEL

— Tandis que vous gisez ici ronflant, — La conspiration a
l’œil ouvert — Et choisit son moment. — Si de la vie vous
avez souci, — Secouez ce sommeil et prenez garde. —
Éveillez-vous ! Éveillez-vous !

725

ANTONIO

Alors, dépêchons-nous tous deux !

GONZALO

Bons anges, sauvez le roi !

GONZALO

Tous s’éveillent.

ALONSO

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? holà ! Éveillez-vous ! Pourquoi ces épées nues ?
— Pourquoi cette mine spectrale ? ⁷³⁰

GONZALO

De quoi s'agit-il ?

SÉBASTIEN

— Tandis que nous nous tenions ici, veillant sur votre repos, — nous venons d'entendre comme une explosion sourde de cris — de taureaux ou plutôt de lions. Est-ce que ce bruit ne vous a pas réveillés ? — Il a frappé ⁷³⁵
mon oreille épouvantablement.

ALONSO

Je n'ai rien entendu.

ANTONIO

— Oh ! c'était un vacarme à effrayer l'oreille d'un monstre, — à faire un tremblement de terre ! Pour sûr, c'étaient les rugissements — de tout un troupeau de lions. ⁷⁴⁰

ALONSO

Avez-vous entendu, Gonzalo ?

GONZALO

— Sur mon honneur, seigneur, j'ai entendu un bourdonnement, — et très-étrange encore, qui m'a réveillé. — Je vous ai secoué et j'ai crié... Comme mes yeux s'ouvraient, — j'ai vu leurs épées tirées... Il y avait du

bruit, — c'est la vérité. Le mieux est de nous tenir sur nos gardes — ou
de quitter cette place. Tirons nos épées. 745

ALONSO

— Ouvre la marche, et faisons de nouvelles recherches — pour trouver
mon pauvre fils.

GONZALO

Le ciel le préserve de ces bêtes féroces ! — Car, pour sûr, il est dans l'île.

ALONSO

Marche !

750

ARIEL

— Prospero, mon maître, saura ce que j'ai fait. — Allons ! roi, va, sain et
sauf, à la recherche de ton fils.

ARIEL

Ils sortent.

ARIEL

‌

SCÈNE IV

(Une autre partie de l'île.)

CALIBAN

— Que tous les miasmes que le soleil aspire — des fondrières, des ma-
rais, des bas-fonds, tombent sur Prospero et fassent de lui — une plaie
épaisse d'un pouce !... Ses esprits m'écoutent, — et pourtant il faut que
je le maudisse. Eux ne voudraient pas me pincer, — m'effrayer de leurs
mines de hérissons, me plonger dans la mare, — ni m'égarer par des
feux follets dans les ténèbres, — sans que Prospero le leur ordonnât ;
mais, — pour la moindre vétille, il les lance sur moi, — tantôt sous forme
de singes qui me font la grimace en grinçant — et me mordent ensuite,
tantôt sous forme de porcs-épics — se roulant sur la route où je vais
pieds nus, et dressant — leurs pointes sous mes pas. D'autres fois, je
suis — tout étreint par des serpents qui, avec leurs langues fourchues, —
me sifflent à me rendre fou... Tenez ! justement ! Là !

TRINCULO

— Voici un de ses esprits ! Il vient me tourmenter — pour avoir apporté
mon bois si lentement. Jetons-nous à plat ventre ; — peut-être ne me re-
marquera-t-il pas.

TRINCULO

Il n'y a ici ni buisson ni arbrisseau pour se mettre à l'abri. Et voici un
nouvel orage qui se brasse là-haut ; je l'entends chanter dans le vent. Ce
nuage noir, ce gros là-bas, ressemble à une sale barrique qui va ré-
pandre sa liqueur. S'il tonnait encore comme tantôt, je ne sais pas où je
cacherais ma tête : ce nuage ne peut manquer de tomber à plein seau.

TRINCULO

Il heurte Caliban.

TRINCULO

Qu'avons-nous là ? Un homme ou un poisson ? mort ou vif ?... C'est un poisson : il sent le poisson ; une odeur rance de vieux poisson. C'est une espèce de cabillaud qui n'est pas des plus frais. Un étrange poisson ! Si je retournais en Angleterre

(j'y suis allé une fois)

TRINCULO

et que j'eusse ce poisson, ne fût-ce qu'en peinture, il n'y aurait pas de badaud de la foire qui ne me donnât sa pièce d'argent. Dans ce pays-là, ce monstre ferait un homme riche. Toute bête étrange y fait un homme riche. Ces gens-là ne donneraient pas un denier pour secourir un mendiant boiteux, et ils en donneraient dix pour voir un Indien mort... Il a des jambes comme un homme ! Et il a des nageoires comme des bras !...⁷⁸⁰
Chaud, ma parole !... Je renonce maintenant à mon opinion, je la lâche.⁷⁸⁵
Ce n'est pas un poisson, mais un insulaire que tantôt le tonnerre aura frappé.

TRINCULO

Il tonne.

TRINCULO

Hélas ! Voilà l'orage qui revient. Ce que j'ai de mieux à faire est de me fourrer sous sa souquenille : il n'y a pas d'autre abri aux alentours.⁷⁹⁰

TRINCULO

Il se fourre sous la casaque de Caliban.

TRINCULO

Le malheur donne à un homme d'étranges compagnons de lit. Je vais m'ensevelir ici jusqu'à ce que l'orage ait jeté sa lie.

STEPHANO

﻿ Je n'irai plus en mer, en mer ! ﻿ Je veux mourir ici, à terre. 795

STEPHANO

C'est un air fort graveleux à chanter aux funérailles d'un homme ; mais voici qui me reconforte.

STEPHANO

Il boit.

STEPHANO

﻿ Le patron, le balayeur, le bosseman et moi, ﻿ Le can- 800
nonnier et son aide, ﻿ Nous aimions Mall, Meg, Marianne et
Margery, ﻿ Mais aucun de nous ne se souciait de Kate. ﻿
Car elle avait la langue pointue ; ﻿ Elle criait aux matelots : Va
te faire pendre ! ﻿ Elle n'aimait pas la saveur du goudron ni de
la poix. ﻿ Mais un tailleur pouvait la gratter où ça la déman- 805
geait. ﻿ Allons ! en mer, enfants ! ﻿ Et qu'elle aille se
faire pendre !

STEPHANO

C'est un air graveleux, décidément. Mais voici qui me reconforte.

STEPHANO

Il boit.

CALIBAN

— Ne me tourmente pas. Holà ! —

810

CALIBAN

— L'esprit me tourmente. Holà ! —

STEPHANO

C'est quelque monstre à quatre pattes de l'île, qui aura, je suppose, attrapé une fièvre... Où diable a-t-il appris notre langue ? Je vais lui donner quelques secours, ne fût-ce que pour ceci : si je puis le rétablir, l'apprivoiser et l'emmener avec moi à Naples, ce sera un présent digne du plus grand empereur qui ait jamais foulé du cuir de veau.

815

CALIBAN

— Ne me tourmente pas, je te prie. — J'apporterai mon bois plus vite. —

STEPHANO

est pas des plus sensés dans ce qu'il dit. Il tâtera de ma bouteille : s'il n'a jamais bu de vin jusqu'ici, ça contribuera à lui faire passer son attaque. Si je puis le rétablir et l'apprivoiser, je ne le vendrai jamais trop cher : il remboursera celui qui le prendra, et largement.

820

CALIBAN

— Tu ne me fais encore que peu de mal, mais tu m'en feras — tout à l'heure ; je le sens à ton tremblement. — Voilà Prospero qui agit sur toi.
—

STEPHANO

Avancez ; ouvrez la bouche : voilà qui va vous délier la langue, mon chat ! Ouvrez la bouche. Ça va secouer vos secousses, je puis vous le dire, et rudement encore. Vous ne connaissez pas l'ami qui vous arrive : rouvrez donc les mâchoires. 825

TRINCULO

Je crois reconnaître cette voix. Si c'était... Mais non, il est noyé, et ce sont des diables. Holà ! au secours ! 830

STEPHANO

Quatre pattes et deux voix ! un monstre tout à fait délicat ! ... Sa voix de devant lui sert à dire du bien de son ami ; sa voix de derrière à lâcher de sales mots et à injurier... Quand tout le vin de ma bouteille serait nécessaire à son rétablissement, je guérirai sa fièvre. Approche... Amen !... Je vais en verser dans ton autre bouche. 835

TRINCULO

Stephano !

STEPHANO

Comment, ton autre bouche m'appelle ! Miséricorde ! miséricorde ! c'est un diable, et non un monstre. Je vais le laisser là. Je n'ai pas une longue cuiller, moi

STEPHANO

!

840

TRINCULO

Stephano ! Si tu es Stephano, touche-moi et parle-moi. Je suis Trinculo ; n'aie pas peur ; ton bon ami Trinculo !

STEPHANO

Si tu es Trinculo, sors de là... Je vais te tirer par les jambes les moins grosses : s'il y a ici les jambes de Trinculo, ce sont celles-là... Tu es Trinculo même, sur ma parole. Comment te trouves-tu être le siège de ce veau de la lune 845

STEPHANO

? Est-ce qu'il vente des Trinculos ?

TRINCULO

Je l'ai cru tué par un coup de tonnerre... Mais tu n'es donc pas noyé, Stephano ? J'espère bien, à présent, que tu n'es pas noyé !... L'orage est-il passé ? Je me suis caché sous la souquenille de ce monstre mort, par peur de l'orage. Tu es donc en vie, Stephano ? Ô Stephano ! deux Napolitains sauvés ! 850

STEPHANO

Je t'en prie, ne tourne pas autour de moi : mon estomac n'est pas très-ferme.

CALIBAN

— Ce sont des êtres bien beaux, si ce ne sont pas des esprits. — Voilà un brave dieu qui porte une liqueur céleste ; — je vais me mettre à genoux devant lui. — 855

STEPHANO

Comment as-tu échappé ? Comment es-tu venu ici ? Jure-moi sur cette bouteille de me dire comment tu es venu ici. Moi, je me suis sauvé sur une barrique de vin de Canarie, que les matelots avaient jetée par-dessus le bord. J'en jure par cette bouteille, que j'ai faite de mes propres mains avec des écorces d'arbre, depuis que j'ai été jeté à la côte. 860

CALIBAN

— Je veux jurer par cette bouteille d'être ton — fidèle sujet ; car cette liqueur n'est point terrestre. —

STEPHANO

Tiens, jure ! 865

STEPHANO

À Trinculo.

STEPHANO

Maintenant, comment t'es-tu sauvé ?

TRINCULO

Mon brave, j'ai nagé jusqu'à terre comme un canard. Je sais nager comme un canard. J'en jurerai.

STEPHANO

Tiens ! baise le saint livre... Quoique tu saches nager comme un canard, tu es fait comme une oie. 870

TRINCULO

Ô Stephano ! en as-tu encore ?

STEPHANO

Toute la barrique, mon cher. Mon cellier est au bord de la mer, dans un rocher où est caché mon vin... Eh bien, veau de la lune ? comment va ta fièvre ?

875

CALIBAN

— Est-ce que tu n'es pas tombé du ciel ? —

STEPHANO

De la lune, je t'assure. J'étais, dans le temps, l'homme de la lune.

CALIBAN

— Je t'y ai vu et je t'adore. — Ma maîtresse t'a montré à moi, toi, ton chien et ton fagot. —

STEPHANO

Allons, jure-moi ça. Baise le livre... Je vais y faire tout à l'heure de nouvelles additions. Jure !

880

TRINCULO

Par cette bonne lumière, voilà un monstre bien naïf. Moi, effrayé de lui ! Un monstre si imbécile !... L'homme de la lune !! Pauvre monstre crédule !... Bien avalé, monstre, en vérité !

CALIBAN

— Je veux te montrer toutes les parties fertiles de l'île, — et te baiser les
pieds. Je t'en prie, sois mon dieu ! — 885

TRINCULO

Par le jour, c'est le plus perfide et le plus ivrogne des monstres ! quand
son dieu dormira, il lui volera sa bouteille.

CALIBAN

— Je veux te baiser les pieds et jurer d'être ton sujet. —

STEPHANO

Avance alors. À terre ! et jure !

890

TRINCULO

Je rirai jusqu'à mourir de ce monstre à tête de roquet. Oh ! le vilain
monstre ! J'aurais presque envie de le battre.

STEPHANO

Tiens, baise.

TRINCULO

Mais que ce pauvre monstre est ivre ! L'abominable monstre !

CALIBAN

— Je veux te montrer les bonnes sources, te cueillir des baies, — aller à
la pêche pour toi, et te procurer tout le bois nécessaire. — Peste soit du
tyran que je sers ! — Je ne lui porterai plus de fagots. C'est toi que je
suivrai, — toi, homme merveilleux ! — 895

TRINCULO

Oh ! le risible monstre ! faire une merveille d'un pauvre ivrogne !

CALIBAN

— Je t'en prie, laisse-moi te mener où croissent les pommes sauvages. —
Je veux de mes ongles longs te déterrer des truffes, — te montrer un nid
de geais, t'apprendre à — attraper le leste marmouset. Je veux te mener
— aux bouquets de noisettes, et t'apporter parfois — de jeunes mouettes
du rocher. Veux-tu venir avec moi ? — 900

STEPHANO

Je t'en prie, ouvre la marche, sans ajouter un mot... Trinculo, le roi et
tout notre monde étant noyés, c'est nous qui héritons ici. 905

STEPHANO

À Caliban.

STEPHANO

Tiens, porte ma bouteille... Camarade Trinculo, tout à l'heure nous la
remplirons de nouveau.

CALIBAN

﻿ Adieu ! mon maître ! adieu ! adieu ! 910

TRINCULO

Que ce monstre hurle ! qu'il est ivre !

CALIBAN

Je n'aurai plus à faire de viviers pour le poisson, À
chercher du bois pour le feu

CALIBAN

Au premier commandement, À essayer les assiettes,
à laver les plats ! Ban ! Ban ! Ca ! Caliban À un nou-⁹¹⁵
veau maître. Que Prospero trouve un autre homme !
Liberté ! Gai ! Gai ! Liberté ! Liberté ! ô Gai ! Liberté !

STEPHANO

Oh ! le brave monstre ! Marche en avant.

STEPHANO

Ils sortent.

STEPHANO

8204;

920

SCÈNE V

(Devant la grotte de Prospero.)

FERDINAND

— Il y a des jeux fatigants, mais la fatigue — en rehausse le charme ; cer-
tains genres d'humiliations — peuvent noblement se subir ; et les plus
pauvres moyens — mènent à des fins magnifiques. L'humble tâche que
je remplis serait — pour moi aussi lourde qu'odieuse, si — la maîtresse,
que je sers, ranimant ce qui est mortifié, — ne changeait mes peines en ⁹²⁵

plaisirs. Oh ! elle est — dix fois plus charmante que son père n'est bourru ; — et il est la dureté même. Je dois transporter — des milliers de ces bûches et les mettre en pile, — d'après son ordre cruel. Ma douce maîtresse pleure, — quand elle me voit travailler, et dit que si vile besogne — n'eût jamais pareil exécuter... Je m'oublie, — mais ces douces pensées rafraîchissent mes fatigues — et me rendent heureux de mon labeur. 930

FERDINAND

Entre Miranda. Prospero paraît et se tient à distance.

MIRANDA

Hélas ! je vous en prie, — ne travaillez pas si dur. Je voudrais qu'un éclair eût — brûlé ces bûches qu'il vous est enjoint d'empiler. — De grâce, déposez celle-ci, et reposez-vous ; quand elle brûlera, — elle pleurera de vous avoir lassé. Mon père — est tout à ses études ; de grâce, reposez-vous ! — Il est en lieu sûr pour trois heures. 935

FERDINAND

Ô maîtresse chérie, — le soleil se couchera avant que j'aie terminé — la tâche que j'ai à faire. 940

MIRANDA

Si vous voulez vous asseoir, — je porterai vos bûches pendant ce temps-là. De grâce, donnez-moi celle-ci. — Je vais la mettre sur la pile.

FERDINAND

Non, précieuse créature. — J'aimerais mieux me rompre les nerfs, me briser les reins, — que de vous voir subir un tel déshonneur, — quand je serais paresseusement assis. 945

MIRANDA

Cette besogne me conviendrait — aussi bien qu'à vous, et je la ferais — plus aisément : car j'y mettrais autant de bon vouloir — que vous y mettez de répugnance...

PROSPERO

Pauvre couleuvre ! te voilà empoisonnée. — Cette entrevue en est la preuve.

950

MIRANDA

Vous semblez las.

MIRANDA

Miranda... Ô mon père, — je viens, en le disant, de vous désobéir.

FERDINAND

Admirable Miranda ! — Idéal, en effet, de l'admiration ! égale — à ce que le monde a de plus précieux !... J'ai regardé — bien des dames de l'œil le plus doux, et souvent — l'harmonie de leur voix a subjugué — ma trop complaisante oreille. Pour des qualités diverses — j'ai aimé diverses femmes, mais jamais — de toute mon âme ; car toujours quelque défaut — se querellait en elles avec les plus nobles grâces, — et leur portait un coup fatal... Mais vous ! ô vous ! — si parfaite ! si incomparable ! vous êtes créée — avec ce que chaque créature a de meilleur.

955

960

MIRANDA

Je ne connais personne — de mon sexe. Pas de visage de femme que je me rappelle, — sauf le mien dans mon miroir ; et je n'ai vu, — à qui je puisse donner le nom d'homme, que vous, doux ami, — et mon cher père : comment sont faits les autres, — je ne sais guère. Mais par ma pu-

reté, — ce joyau de ma dot, je ne désirerais pas — d'autre compagnon au monde que vous. — Mon imagination ne peut créer une forme — plus digne que la vôtre d'être aimée. Mais je bavarde — un peu trop follement, et j'oublie ainsi — les préceptes de mon père. 965

MIRANDA

M'aimez-vous ?

FERDINAND

— Ô ciel ! ô terre ! soyez témoins de ces accents, — et couronnez mes aveux d'une conclusion favorable, — si je dis vrai. Si mes paroles sont creuses, changez — en malheur tout le bonheur qui m'est destiné... Oui, — plus que tout au monde, — je vous aime, je vous estime, je vous honore. 970

MIRANDA

Niaise que je suis — de pleurer de ce qui fait ma joie ! 975

PROSPERO

Noble rencontre — des deux affections les plus rares ! que la grâce divine — pleuve sur les germes de cette union !

FERDINAND

De quoi pleurez-vous ?

MIRANDA

— De la nullité de mon mérite, qui n'ose offrir — ce que je désire donner, et ose encore moins prendre — ce dont je mourrais d'être privée... Mais c'est un enfantillage ; — plus mon amour cherche à se cacher, — plus il montre sa grandeur... Arrière, timide subterfuge ! — inspire-moi, 980

franche et sainte innocence ! — Je suis votre femme, si vous voulez m'épouser ; — sinon, je mourrai votre servante. Pour compagne — vous pouvez me refuser ; mais je serai votre esclave, — que vous le veuillez ou non. 985

FERDINAND

Vous serez ma maîtresse, très-chère ; — et moi, toujours ainsi, à vos genoux.

MIRANDA

Vous m'épouserez alors ?

FERDINAND

— Oui certes, aussi volontiers — que la servitude épouse la liberté. Voici ma main. 990

MIRANDA

— Et voici la mienne, avec mon cœur dedans. Et maintenant adieu... — pour une demi-heure.

FERDINAND

Mille ! mille baisers !

FERDINAND

Ils sortent.

995

PROSPERO

— Je ne puis être aussi joyeux qu'eux — pour qui tout est surprise ; mais ceci me rend — aussi heureux que possible. Je retourne à mon livre, —

car, avant l'heure du souper, il me reste à faire — bien des choses urgentes.

PROSPERO

Il sort.

1000

PROSPERO

‌

SCÈNE VI

(Une autre partie de l'île.)

STEPHANO

Plus un mot... Quand la barrique sera vide, nous boirons de l'eau ; jusque-là pas une goutte ! Ainsi, ferme et à l'abordage ! Valet-monstre, bois à moi.

STEPHANO

Bois, valet-monstre, quand je te le dis. Tu as les yeux presque enchâssés dans la tête.

1005

TRINCULO

À quel autre endroit pourrait-il les avoir ? Ce serait un joli monstre, pour le coup, s'il les avait à la queue.

STEPHANO

Mon homme-monstre a noyé sa langue dans le vin. Quant à moi, la mer même ne peut pas me noyer : avant de pouvoir rattraper la côte, j'ai na-

1010

gé trente-cinq lieues en louvoyant, j'en jure par le jour ! Tu seras mon lieutenant, monstre, ou mon enseigne.

TRINCULO

Votre lieutenant, si vous voulez. Car il ferait une vilaine enseigne.

STEPHANO

Nous n'allons pas courir, monsieur le monstre.

TRINCULO

Ni même marcher, mais vous allez vous coucher comme des chiens, et vous ne direz rien ni l'un ni l'autre. 1015

STEPHANO

Veau de la lune, parle une fois dans ta vie, es-tu un bon veau de la lune ?

CALIBAN

Comment va ta seigneurie ? Laisse-moi lécher ton soulier... Je ne veux pas le servir, lui ; il n'est pas vaillant. 1020

CALIBAN

Là, comme il se moque de moi !...

CALIBAN

À Stephano.

CALIBAN

Le laisseras-tu faire, mon seigneur ?

TRINCULO

Seigneur, dit-il ? Faut-il qu'un monstre soit à ce point naïf !

CALIBAN

Là ! là ! encore !... Mords-le à mort, je t'en prie.

1025

STEPHANO

Trinculo, soyez bonne langue : si vous faites le mutin, le premier arbre...
Ce pauvre monstre est mon sujet, et je ne veux pas qu'il subisse
d'insulte.

CALIBAN

Je remercie mon noble seigneur. Daigneras-tu écouter encore une fois la
requête que je t'ai faite ?

1030

STEPHANO

Oui, morbleu ! mets-toi à genoux et répète-la. Je me tiendrai debout,
ainsi que Trinculo.

CALIBAN

— Comme je te l'ai dit — déjà, je suis soumis à un tyran, — un sorcier
qui par artifice m'a — volé cette île.

ARIEL

Tu mens.

1035

CALIBAN

— C'est toi qui mens, singe moqueur, c'est toi ! — Je voudrais que mon
vaillant maître te détruisît. — Je ne mens pas. —

STEPHANO

Trinculo, si vous l'interrompez encore dans son histoire, par ce poignet ! je vous extirpe quelques dents.

TRINCULO

Eh ! je n'ai rien dit.

1040

STEPHANO

Chut donc ! plus un mot.

STEPHANO

À Caliban.

STEPHANO

Continue.

CALIBAN

— Je dis que c'est par sorcellerie qu'il a pris cette île, — et que c'est à moi qu'il l'a prise. Si ta grandeur veut — l'en punir, car je sais que tu as de l'audace, — tandis que cet être n'en a pas... —

1045

STEPHANO

Cela est très-certain.

CALIBAN

— Tu seras seigneur de cette île, et je te servirai. —

STEPHANO

Maintenant, comment exécuter la chose ? Peux-tu me conduire à l'ennemi ?

1050

CALIBAN

— Oui, oui, monseigneur. Je te le livrerai endormi — et tu pourras lui enfoncer un clou dans la tête.

ARIEL

— Tu mens... Tu ne le pourras pas.

CALIBAN

— Que nous veut ce nigaud bariolé ? C'est encore toi, mauvais paillasse !

1055

CALIBAN

À Stephano.

CALIBAN

— J'en supplie ta grandeur, donne-lui des coups. — Et ôte-lui sa bouteille : quand il ne l'aura plus, — il ne boira que de l'eau saumâtre, car je ne lui montrerai pas — où sont les sources d'eau douce. —

STEPHANO

Trinculo, ne te jette pas dans un plus grand danger. Si tu interromps le monstre d'un mot encore, par ce poing ! je mets ma miséricorde à la porte, et je fais de toi un stockfiche.

1060

TRINCULO

Comment ! qu'est-ce que j'ai fait ? Je n'ai rien fait... Je m'en vais plus loin.

STEPHANO

N'as-tu pas dit qu'il mentait ?

1065

ARIEL

Tu mens.

STEPHANO

Je mens ? tiens, attrape ça.

STEPHANO

Il frappe Trinculo.

STEPHANO

Si tu aimes ça, donne-moi encore un démenti.

TRINCULO

Je ne t'ai pas donné de démenti... Vous avez donc perdu l'esprit et l'ouïe ? Peste soit de votre bouteille ! Voilà l'effet du canarie et de la boisson. Que le farcin tombe sur votre monstre, et que le diable vous emporte les doigts.

1070

CALIBAN

Ha ! ha ! ha !

STEPHANO

Maintenant, continue ton histoire.

1075

STEPHANO

À Trinculo.

STEPHANO

Je t'en prie, tiens-toi plus loin.

CALIBAN

— Bats-le comme il faut : dans un instant, — je le battrai à mon tour. —

STEPHANO

Tiens-toi plus loin.

STEPHANO

À Caliban.

1080

CALIBAN

— Eh bien, comme je te l'ai dit, c'est une coutume chez lui — de dormir dans l'après-midi : tu peux alors lui faire sauter la cervelle, — après t'être emparé de ses livres, ou bien avec une bûche — lui briser le crâne, ou bien l'éventrer avec un pieu, — ou lui couper le sifflet avec ton couteau. N'oublie pas, — avant tout, de prendre ses livres ; car sans eux, — il ne serait qu'un sot comme moi, et il n'aurait pas — un esprit à ses ordres : tous le haïssent — aussi radicalement que moi. Ne brûle que ses livres. — Il a d'excellents ustensiles,

1085

(comme il les appelle)

CALIBAN

, — dont il doit garnir sa maison, quand il en aura une. — Mais, ce qui est le plus à considérer, c'est — la beauté de sa fille : lui-même — la trouve sans pareille ; je n'ai jamais vu de femme — que Sycorax ma mère et elle ; — mais elle l'emporte sur Sycorax autant — que le plus grand sur le plus petit. —

1090

STEPHANO

C'est donc une fille magnifique ?

CALIBAN

— Oui, seigneur. Elle sera digne de ton lit, je t'assure, — et elle te donnera une superbe couvée. —

1095

STEPHANO

Monstre, je tuerai cet homme ; sa fille et moi, nous serons le roi et la reine. Dieu garde nos majestés !... Trinculo et toi, vous serez vice-rois... Comment trouves-tu le complot, Trinculo ?

TRINCULO

Excellent !

1100

STEPHANO

Donne-moi ta main : je suis fâché de t'avoir battu ; mais, tant que tu vivras, sois bonne langue.

CALIBAN

— Dans une demi-heure, il sera endormi : — veux-tu le détruire alors ?
—

STEPHANO

Oui, sur mon honneur.

1105

ARIEL

— Je vais dire ça à mon maître.

CALIBAN

— Tu me rends joyeux : je suis plein d'allégresse. — Soyons hilares !...
Voulez-vous me roucouler le refrain — que vous m'appreniez il n'y a
qu'un instant ? —

STEPHANO

Monstre, je ferai raison, en toute raison, à ta requête. Allons, Trinculo,
chantons.

1110

STEPHANO

Il chante.

STEPHANO

﻿ Bafouons-les, épions-les ! Épions-les, bafouons-les ! ﻿
La pensée est libre...

CALIBAN

— Ce n'est pas l'air. —

1115

CALIBAN

Ariel joue l'air avec un tambourin et une flûte.

STEPHANO

Qu'entends-je ?

TRINCULO

C'est l'air de notre chanson, joué par le spectre de Personne.

STEPHANO

Si tu es un homme, montre-toi sous ta vraie figure ; si tu es un diable, prends celle que tu voudras.

1120

TRINCULO

Oh ! pardonnez-moi mes péchés !

STEPHANO

Celui qui meurt paie toutes ses dettes : je te défie !... Merci de nous !

CALIBAN

— As-tu peur ? —

STEPHANO

Non, monstre, fi donc !

CALIBAN

— N'aie pas peur : cette île est pleine de bruits, — de sons et de doux airs qui charment sans blesser. — Tantôt ce seront mille instruments stridents — qui me bourdonneront aux oreilles, et tantôt des voix — qui, si je viens de m'éveiller après un long sommeil, — me feront dormir encore ; et alors je rêverai — que les nuages s'entr'ouvrent et me montrent

1125

des richesses — prêtes à pleuvoir sur moi ; si bien qu'à peine éveillé, —
je pleurerai pour rêver encore. 1130

STEPHANO

Ce sera pour moi un splendide royaume, où j'aurai ma musique pour rien.

CALIBAN

— Quand Prospero sera détruit. —

STEPHANO

Il va l'être : je n'oublie rien de ton récit. 1135

TRINCULO

Le son s'éloigne : suivons-le, et ensuite à l'œuvre !

STEPHANO

Guide-nous, monstre, nous te suivrons... Je voudrais voir ce tambourineur. Il exécute puissamment.

STEPHANO

À Trinculo.

STEPHANO

Viens-tu ? 1140

TRINCULO

Je te suis, Stephano.

TRINCULO

Ils sortent.

TRINCULO

‌

SCÈNE VII

(Une autre partie de l'île)

GONZALO

— Par Notre-Dame ! je ne puis aller plus loin, seigneur. — Mes vieux os me font mal. Nous avons parcouru un vrai labyrinthe — à travers tant d'avenues et de détours. Avec votre permission, — j'ai besoin de me reposer. 1145

ALONSO

Vieux seigneur, je ne puis te blâmer, — me sentant moi-même atteint par la fatigue — qui m'engourdit l'esprit ; assieds-toi et repose-toi. — Ici même je veux chasser mon espérance et me garder — désormais de cette flatteuse. Il est noyé, — celui que nous cherchons ainsi à l'aventure, et la mer se moque — de nos inutiles perquisitions sur terre... Allons ! qu'il aille en paix ! 1150

ANTONIO

— Je suis très-heureux de le voir ainsi sans espoir. — N'allez pas, pour un échec, abandonner le projet — que vous avez résolu d'exécuter. 1155

SÉBASTIEN

La prochaine occasion, — nous la saisissons d'emblée.

SÉBASTIEN

Oui, cette nuit : plus un mot !

SÉBASTIEN

Solennelle et étrange musique.

PROSPERO

Entrent des figures bizarres qui apportent une table servie ; elles dansent autour en faisant des saluts gracieux, invitent le roi et sa suite à manger, puis disparaissent. ¹¹⁶⁰

ALONSO

— Quelle est cette harmonie ? Mes bons amis, écoutez !

GONZALO

— Une musique merveilleusement suave.

ALONSO

— Donnez-nous de tutélaires gardiens, ô cieux ! Qu'était-ce que ces êtres ?

1165

SÉBASTIEN

— Des marionnettes vivantes ! Je suis prêt maintenant à croire — qu'il y a des licornes, qu'en Arabie il est — un arbre qui sert de trône au phénix, et qu'un phénix — y règne à cette heure.

ANTONIO

Je croirai l'un et l'autre. — Qu'on avance devant moi la chose la plus contestée, — et je jurerai qu'elle est vraie. Les voyageurs n'ont jamais menti, — quoique tant de niais dans leur pays les condamnent.

1170

PROSPERO

Honnête seigneur, — tu as dit vrai : car il en est ici parmi vous — qui sont pires que des démons.

ALONSO

Je ne saurais trop admirer — leurs formes, leurs gestes, ces accents qui, — bien que la parole leur manque, expriment — si bien une sorte de langage muet.

1175

PROSPERO

Garde tes éloges pour la fin.

FRANCISCO

— Ils se sont évanouis étrangement.

SÉBASTIEN

Qu'importe, puisqu'ils — ont laissé là leurs mets ! Nous avons de l'appétit. — Vous plaira-t-il de goûter de ceci ?

1180

ALONSO

Non certes.

GONZALO

— Sur ma foi, seigneur, vous n’avez rien à craindre. Dans notre enfance,
— qui de nous aurait cru qu’il y a des montagnards — ayant des fanons
comme des taureaux, dont le gosier pend — comme un sac de chair ?
qu’il y a des hommes — ayant la tête dans la poitrine

1185

GONZALO

? Pourtant, nous le voyons, — il n’est pas de voyageur assuré à cinq
pour un

GONZALO

qui — ne nous confirme ces récits.

ALONSO

Je vais prendre place à ce repas, — dût-il être le dernier pour moi !
Qu’importe, puisque — le meilleur est passé !... Mon frère, seigneur duc,¹¹⁹⁰
— prenez place et faites comme nous.

ALONSO

Tonnerre et éclairs.

ARIEL

— Vous êtes trois malfaiteurs. La destinée, — qui a pour instrument ce
bas-monde — et ce qu’il contient, vous a fait vomir — par la mer insa-
tible sur cette île — où l’homme n’habite pas, parce que parmi les
hommes — vous n’étiez plus dignes de vivre... Je vous rends furieux !¹¹⁹⁵

ARIEL

Alonso, Sébastien, Antonio, etc., mettent l’épée à la main.

PROSPERO

— Ce rôle de harpie, tu l’as parfaitement — joué, mon Ariel. Il avait une grâce ! dévorante ! — Tu n’as rien omis de ma leçon — dans ce que tu as dit ; de même, c’est avec une parfaite animation — et une étrange exactitude que mes ministres subalternes — ont fait chacun leur partie... Mes charmes suprêmes agissent, — et voici tous mes ennemis empêtrés — dans leur délire : ils sont désormais en mon pouvoir. — Je les laisse à leurs transports, pour aller visiter — le jeune Ferdinand qu’ils croient noyé, — et sa bien-aimée, ma bien-aimée !

1205

PROSPERO

Prospero sort.

GONZALO

— Par ce qu’il y a de plus sacré, pourquoi restez-vous, seigneur, — dans cette étrange extase ?

ALONSO

Oh ! c’est monstrueux ! monstrueux ! — Il m’a semblé que les vagues avaient une voix et me parlaient de cela ! — Les vents aussi me chantaient cela ! Le tonnerre, — cet orgue profond et terrible, prononçait le nom — de Prospero et murmurait ma faute sur sa basse !... — Ainsi, mon fils a pour lit le limon des mers, et — j’irai le chercher plus bas que la sonde, — et je m’ensevelirai avec lui dans la vase !

1210

ALONSO

Il sort.

1215

SÉBASTIEN

Un seul démon à la fois, — et je bats toutes leurs légions !

ANTONIO

Je serai ton second.

ANTONIO

Sébastien et Antonio sortent.

GONZALO

— Les voilà tous trois désespérés. Leur grande faute, — comme un poison qui n'opère qu'après un long délai, — commence maintenant à mordre leur âme... Je vous supplie, — vous qui avez des membres plus souples, suivez-les vite, — et gardez-les des actes auxquels ce délire — peut maintenant les provoquer.

1220

ADRIEN

Suivez-moi, je vous prie. —

ADRIEN

Tous sortent.

1225

ADRIEN

‌

SCÈNE VIII

(Devant la grotte de Prospero.)

PROSPERO

— Si je t’ai trop austèrement puni, — cette compensation te dédommage, car je — viens de te donner le fil de ma propre vie, en te donnant — celle pour qui je vis. Une fois encore — je la remets à ta main... Je ne t’ai imposé tant — de vexations que pour éprouver ton amour, et tu — as étonnamment soutenu l’épreuve... Ici, à la face du ciel, — je ratifie ce don splendide... Ô Ferdinand, — ne souris pas de moi, si je la vante : — car, tu le verras toi-même, elle dépasse toutes les louanges — et les laisse boiter derrière elle.

1230

FERDINAND

Je croirais cela — contre un oracle.

1235

PROSPERO

— Ainsi, comme un don que je te fais, et comme une acquisition — que tu as dignement achetée, prends ma fille ! Mais, — si tu romps le nœud de sa virginité avant — que toutes les cérémonies saintes soient — accomplies dans toutes les règles du rite sacré, — le ciel ne laissera pas tomber de douce rosée — pour faire germer cette union ; mais la haine stérile, — le dédain à l’œil amer et la discorde sèmeront — votre lit nuptial d’une si odieuse zizanie — qu’il vous fera horreur à tous deux. Ainsi, attendez — que les lampes d’Hymen vous éclairent.

1240

FERDINAND

Comme j’espère — des jours tranquilles, une belle lignée et une longue vie — d’un tel amour, l’antre le plus obscur, — la place la plus propice, les plus fortes suggestions — de notre plus mauvais génie, ne réussiront pas à fondre — mon honneur en luxure ni à émausser — l’aiguillon de la célébration nuptiale, — quand je croirais que les coursiers de Phébus se sont abattus en route — ou que la nuit est tenue enchaînée sous l’horizon !

1245

1250

PROSPERO

Bien dit. — Assieds-toi donc et cause avec elle. Elle est à toi. — Allons, Ariel ! mon industrieux serviteur Ariel !

ARIEL

— Que veut mon puissant maître ? me voici.

ARIEL

Tout de suite ?

PROSPERO

— Oui, en un clin d’œil.

1255

ARIEL

— Avant que vous ayez dit : Va et viens ! — et respiré deux fois et crié : Oui, oui ! — tous, glissant sur la pointe du pied, — nous serons ici avec une moue et une grimace. — M’aimez-vous, maître ? Non ?

PROSPERO

— Tendrement, mon délicat Ariel... N’approche pas — avant que je t’appelle.

1260

ARIEL

Bien. Je comprends.

ARIEL

Ariel sort.

PROSPERO

— Songe à ta parole. À tes tendresses ne lâche pas — trop les rênes. Les serments les plus forts sont de la paille — pour le feu des sens : sois plus réservé, — ou autrement bonsoir votre promesse !

1265

FERDINAND

Rassurez-vous, monsieur ! — La froide neige virginale que je presse sur mon cœur — abat l'ardeur de mon sang.

PROSPERO

Bien. — Viens maintenant, mon Ariel ; renforce ta troupe d'esprits, — que nous n'en soyons pas à court. Parais, et prestement !

PROSPERO

À Ferdinand et à Miranda.

1270

PROSPERO

— Plus de langue ! tout yeux ! silence !

PROSPERO

On entend une douce musique.

IRIS

Cérès, très-bienfaisante dame, quitte tes riches champs De blé, de seigle, d'orge, de vesce, d'avoine et de pois, Tes montagnes, dont les moutons vont broutant le gazon, Et tes plaines couvertes de foin où ils sont parqués ; Quitte tes rives bordées de pivoinies ou de lis, Que garnit à ton ordre le spongieux Avril pour faire Aux froides nymphes de chastes couronnes, tes bosquets de genêts, Dont l'ombre est aimée du bachelier

1275

éconduit Et resté sans maîtresse, tes vignes enlacées aux échalas, Et la
plage stérile et rocheuse Où tu vas toi-même prendre l'air. La reine du 1280
ciel, Dont je suis l'arche humide et la messagère, Te commande de lais-
ser tout pour venir folâtrer Ici, sur cette pelouse, à cette place même,
Avec sa majesté. Ses paons volent à tire d'aile. Approche, riche Cérès,
pour la recevoir.

CÉRÈS

Salut, messagère diaprée qui jamais N'as désobéi à l'épouse de Jupiter, 1285
Qui, de tes ailes safranées, sur mes fleurs Secoues en gouttes de miel de
rafraîchissantes ondées, Qui, de chaque bout de ton arc bleu, couronnes
Mes champs coupés de haies et mes dunes déboisées ! Riche écharpe de
ta terre superbe ! Pourquoi ta reine Me convie-t-elle ainsi sur cette pe-
louse court-tondue ? 1290

IRIS

Pour célébrer une union d'amour pur

IRIS

Et pour doter généreusement Des amants bénis.

CÉRÈS

﻿ Dis-moi, arc céleste, Sais-tu si Vénus ou son fils Accompagne
la reine ? Depuis le complot Par lequel ils ont livré ma fille au crépuscu-
laire Pluton, J'ai renié à jamais la société scandaleuse de cette déesse Et 1295
de son aveugle fils.

IRIS

﻿ De sa présence N'ayez aucune peur. J'ai rencontré Sa Déité
Fendant les nuages vers Paphos ; et son fils était Avec elle traîné par les
colombes. Ils avaient voulu jeter Quelque charme libertin sur cet

homme et sur cette fille Qui ont juré de ne pas payer la dette du lit nup-¹³⁰⁰
tial Avant qu'Hymen ait allumé sa torche ; mais ce fut en vain. La
chaude mignonne de Mars est repartie ; Son fils, furieux comme un fre-
lon , a brisé ses flèches ; Il jure qu'il n'en lancera plus, mais qu'il jouera
avec les moineaux Et ne sera plus qu'un enfant !

CÉRÈS

﻿ La plus haute reine du monde, La grande Junon arrive : je la ¹³⁰⁵
reconnais à sa démarche.

JUNON

Comment va ma bonne sœur ? Venez avec moi Pour bénir ces deux
amants, afin qu'ils soient prospères Et honorés dans leur lignée.

JUNON

﻿ À vous honneur ! richesses ! conjugale félicité ! ﻿
Longue vie et longue postérité ! ¹³¹⁰

JUNON

﻿ Et joies de toutes les heures ! ﻿ Ainsi Junon vous
chante ses bénédictions.

CÉRÈS

﻿ À vous les fruits de la terre, les récoltes à foison, ﻿ Les
granges et les greniers toujours pleins, ﻿ Les vignes toujours
chargées de grappes, ﻿ Les plantes courbées sous un poids ma- ¹³¹⁵
gnifique ! ﻿ Que le printemps vous revienne au plus tard
﻿ À la fin même de la moisson ! ﻿ Que la disette et le be-
soin s'écartent de vous ! ﻿ Ainsi Cérès vous bénit.

Ferdinand

— Quelle majestueuse vision ! et — quelle charmante harmonie ! Oserai-je — croire que ce sont des esprits ?

1320

Prospero

Des esprits que par mon art — j'ai appelés de leur retraite pour exécuter — mes fantaisies urgentes.

Ferdinand

Puissé-je vivre ici toujours ! — Un père, une femme, si rares, si merveilleux, — font de ce lieu le paradis.

Ferdinand

Junon et Cérès se parlent à voix basse et envoient Iris exécuter un ordre.

1325

Prospero

Doucement maintenant ! Silence ! — Junon et Cérès chuchotent gravement. — Il reste autre chose à voir. Chut ! Soyez muets, — ou autrement notre charme est rompu.

Iris

Vous qu'on appelle naïades, nymphes des ruisseaux errants, Aux couronnes de glaïeul, aux regards toujours innocents, Quittez vos canaux ondes, et sur cette terre verte Paraissez à mon appel. Junon vous le commande : Venez, chastes nymphes, aider à célébrer Une union d'amour pur. Ne tardez pas.

1330

PLUSIEURS NYMPHES

Vous, faucheurs brûlés du soleil et fatigués d'août, Venez ici de vos sillons et soyez gais. Que ce soit pour vous jour de fête. Mettez vos charpeaux de paille, Et ces fraîches nymphes iront à votre rencontre Dans un pas champêtre. 1335

PROSPERO

— J'avais oublié cette horrible conspiration — de la brute Caliban et de ses complices — contre ma vie. Le moment de leur complot — est presque arrivé. 1340

PROSPERO

Aux esprits.

PROSPERO

C'est bien. Retirez-vous. Assez !

FERDINAND

— C'est étrange. Votre père a quelque émotion — qui le travaille fortement. 1345

MIRANDA

Jamais, jusqu'à ce jour, — je ne l'avais vu agité par une aussi violente colère.

PROSPERO

— Mon fils, vous avez l'air ému, — comme si vous étiez alarmé... Rassurez-vous, seigneur. — Nos divertissements sont finis. Nos acteurs, — je vous en ai prévenu, étaient tous des esprits ; ils — se sont fondus en air, 1350

en air subtil. — Un jour, de même que l'édifice sans base de cette vision,
— les tours coiffées de nuées, les magnifiques palais, — les temples so-
lennels, ce globe immense lui-même, — et tout ce qu'il contient, se

FERDINAND ET MIRANDA

Nous vous souhaitons le repos.

PROSPERO

— Viens avec la pensée.

1355

PROSPERO

À Ferdinand et à Miranda.

PROSPERO

Merci.

PROSPERO

Miranda et Ferdinand sortent.

PROSPERO

Ariel, viens.

ARIEL

— Je m'attache à tes pensées : quel est ton bon plaisir ?

1360

PROSPERO

Esprit, — préparons-nous à faire face à Caliban.

ARIEL

— Oui, mon maître : quand j'introduisais Cérès, — j'ai pensé à t'en parler. Mais j'ai eu peur — de te fâcher.

PROSPERO

Répète-moi où tu as laissé ces drôles.

PROSPERO

Tu as fort bien fait, mon oiseau. — Garde toujours ta forme invisible, —
et va me chercher tout ce qu'il y a d'oripeaux chez moi. — J'en ferai une
amorce pour attraper ces voleurs. 1365

ARIEL

J'y vais, j'y vais.

ARIEL

Il sort.

PROSPERO

— C'est un démon, un démon incarné sur qui — jamais l'éducation ne
prendra, et avec qui — toute mon humanité est peine perdue, oui, peine
perdue. — Autant son corps enlaidit avec l'âge, — autant son âme se
gangrène. Je veux les châtier tous — jusqu'à les faire rugir. 1370

ARIEL

Viens, pends tout à cette corde.

ARIEL

Prospero et Ariel restent en scène, invisibles.

1375

CALIBAN

— Je vous en prie, marchez doucement, que l’aveugle taupe ne puisse — entendre le bruit d’un pas ! Nous voici près de sa grotte. —

STEPHANO

Monstre, votre sylphe, que vous nous disiez être un sylphe inoffensif, nous a bernés comme un feu follet.

TRINCULO

Monstre, tout mon être sent le pissat de cheval ; ce dont mon nez est en grande indignation. ¹³⁸⁰

STEPHANO

Et le mien aussi, entendez-vous, monstre ?... Si je prenais contre vous du déplaisir, voyez-vous...

TRINCULO

Tu serais tout simplement un monstre perdu.

CALIBAN

— Mon bon seigneur, continue-moi toujours ta faveur. — Patience ! La conquête que je te prépare — mettra un bandeau sur cette mésaventure. ¹³⁸⁵
Aussi, parle bas. — Tout est encore silencieux comme minuit. —

TRINCULO

Soit ! mais perdre nos bouteilles dans la mare !

STEPHANO

Ce n'est pas seulement une disgrâce, un déshonneur, monstre, c'est une perte infinie.

1390

TRINCULO

Beaucoup plus sensible pour moi que l'eau qui me mouille. C'est encore la faute de votre innocent sylphe, monstre !

STEPHANO

Je vais chercher ma bouteille, dussé-je pour ma peine en avoir par-dessus les oreilles.

CALIBAN

— De grâce, mon roi, sois tranquille. Tu vois ceci : — c'est la bouche de la grotte. Pas de bruit, et entre. — Commets ce bon méfait qui doit faire de cette île — ton domaine pour toujours, et de moi, Caliban, — ton lèche-pieds à jamais.

1395

STEPHANO

Donne-moi ta main : je commence à avoir des pensées sanguinaires.

TRINCULO

Ô roi Stephano ! ô preux ! ô digne Stephano ! regarde, quelle magnifique garde-robe voici pour toi !

1400

CALIBAN

— Laisse tout cela, imbécile ! ce n'est que du clinquant ! —

TRINCULO

Oh ! oh ! monstre ! nous nous connaissons en friperie... Ô roi Stephano !

STEPHANO

Lâche cette robe, Trinculo ; par ce poing, j'aurai cette robe.

1405

TRINCULO

Ta majesté l'aura.

CALIBAN

— Que l'hydropisie noie cet imbécile !... Qu'avez-vous — à vous extasier ainsi devant une pareille défroque ? Marchons ! en avant ! — et faisons le meurtre d'abord... S'il s'éveille, — il couvrira nos peaux de morsures, des pieds au crâne, — et il fera de nous une étrange étoffe. —

1410

STEPHANO

Taisez-vous, monstre... Madame la corde, je prends à votre ligne ce pourpoint... Voici le pourpoint qui descend la ligne... Ô pourpoint, tu vas perdre ton poil et devenir un pourpoint chauve.

TRINCULO

Prenez, prenez ; n'en déplaise à votre grâce, c'est un vol fait à la corde et au cordeau.

1415

STEPHANO

Merci de ce bon mot : voici un vêtement pour ça ; l'esprit ne restera jamais sans récompense tant que je serai roi de ce pays... Un vol fait à la

corde et au cordeau !... C'est une pointe excellente : voici encore un vêtement pour ça.

TRINCULO

Monstre, arrivez, mettez de la glu à vos doigts et filez avec le reste.

1420

CALIBAN

— Je ne toucherai à rien de tout ça : nous allons perdre notre temps — et être tous changés en cormorans ou en singes — avec de vilains fronts tout bas. —

STEPHANO

Monstre, avancez vos doigts : aidez-nous à emporter tout ça à l'endroit où se trouve ma barrique de vin ; sinon, je vous chasse de mon royaume. Allons, portez ceci.

1425

TRINCULO

Et ceci.

STEPHANO

Et encore ceci.

STEPHANO

On entend un bruit de chasseurs. Entrent divers esprits sous la forme de limiers qui, excités par Prospero et Ariel, donnent la chasse à Caliban, à Stephano et à Trinculo.

1430

PROSPERO

Holà ! Montagne ! Holà !

ARIEL

Argent ! par ici, Argent !

PROSPERO

Furie ! Furie ! ici, Tyran , ici !

PROSPERO

Caliban, Stephano et Trinculo se sauvent

1435

PROSPERO

.

PROSPERO

À Ariel.

PROSPERO

Écoute ! écoute ! — Va, ordonne à mes lutins de leur broyer les jointures — avec des convulsions sèches, de leur contracter les muscles — avec de vieilles crampes, et de leur faire, en les mordant, une peau — plus tachetée que celle du léopard ou de la panthère.

1440

ARIEL

Écoutez-les rugir.

PROSPERO

— Qu'on les chasse rondement... À cette heure — tous mes ennemis sont à ma merci. — Bientôt tous mes labeurs seront finis, et tu — auras l'air à ta discrétion : quelques moments encore — suis-moi et fais mon service.

1445

PROSPERO

Ils sortent.

PROSPERO

¶

SCÈNE IX

(Devant la grotte de Prospero.)

PROSPERO

— Enfin mon projet atteint son but suprême : — mes charmes ne se rompent pas ; mes esprits obéissent ; et le temps — arrive sans encombre avec son fardeau... Où en est le jour ?

1450

ARIEL

— Vers la sixième heure : le moment, monseigneur, — où vous avez dit que notre travail cesserait.

PROSPERO

Oui, — alors que j'ai soulevé la tempête... Dis-moi, mon esprit, — comment sont le roi et sa suite ?

1455

PROSPERO

Crois-tu, esprit ?

ARIEL

— Le mien le serait, monsieur, si j'étais un humain.

PROSPERO

Le mien aussi le sera. — Toi qui n'es que de l'air, tu serais touché, ému
— de leur affliction, et moi, — qui suis de leur espèce, moi qui ressens
aussi vivement — les passions qu'eux, je ressentirais moins de pitié que ¹⁴⁶⁰
toi ! — Quoiqu'ils m'aient blessé au vif par de hautes offenses, — ma rai-
son est plus élevée encore, et je prends son parti — contre ma fureur. Il
y a une plus rare action — dans la vertu que dans la vengeance. Du mo-
ment qu'ils se repentent, — j'ai atteint le but de mes projets, et je ne le
dépasserai pas — d'un regard sévère de plus... Va, relâche-les, Ariel. — ¹⁴⁶⁵
Je vais rompre mes charmes, leur rendre la raison, — et ils redevien-
dront eux-mêmes.

ARIEL

Je vais les chercher, seigneur.

ARIEL

Il sort.

PROSPERO

Musique solennelle.

¹⁴⁷⁰

PROSPERO

À Antonio.

PROSPERO

Vous, ma chair et mon sang ! — vous, mon frère, qui avez choyé
l'ambition, — en repoussant le remords et la nature ; vous qui, d'accord
avec Sébastien, — que torturent en conséquence les morsures inté-
rieures, — avez voulu tuer votre roi... je te pardonne, si dénaturé que tu ¹⁴⁷⁵
sois !... Leur intelligence — commence à se soulever, et la marée mon-

tante — va bientôt couvrir les bords de leur raison, — encombrés encore d’une fange hideuse. Jusqu’ici pas un — qui m’ait regardé ou reconnu. Ariel, — va me chercher mon chapeau et ma rapière dans ma grotte.

PROSPERO

Ariel sort.

1480

PROSPERO

— Je vais quitter ce costume et me présenter — tel qu’était jadis le duc de Milan.

PROSPERO

Appelant Ariel.

PROSPERO

Vite, esprit ! — avant peu, tu seras libre.

ARIEL

— Où suce l’abeille, je suce, moi ! J’ai pour lit la clochette d’une primevère : Je m’y couche quand les hiboux crient. Je m’envole sur le dos d’une chauve-souris, À la suite de l’été, gaiement.

1485

ARIEL

— Gaiement, gaiement, je veux vivre désormais ; Sous la fleur qui pend à la branche.

1490

PROSPERO

— Va, tu es mon charmant Ariel ! Tu me manqueras bien, — et pourtant tu auras ta liberté : oui ! oui ! oui ! — Va au vaisseau du roi, invisible

comme tu l'es : — tu y trouveras les matelots endormis — sous les écoutilles. Réveille le patron — et le bosseman, et entraîne-les ici, — sur-le-champ, je t'en prie.

1495

ARIEL

— Je bois l'air devant moi et je reviens — avant que ton poulx ait battu deux fois.

ARIEL

Sort Ariel.

GONZALO

— Les tourments, les tracas, les miracles, les vertiges — habitent tous ici. Qu'une puissance céleste nous guide — hors de ce terrible pays !

1500

PROSPERO

Regarde, seigneur roi, — le duc outragé de Milan, Prospero. — Pour te rendre plus sûr que c'est un prince vivant — qui te parle en ce moment, je t'embrasse ; — et je vous donne, à toi et à ta suite, — une cordiale bienvenue.

ALONSO

Es-tu, oui ou non, Prospero ? — ou bien quelque apparence enchantée faite pour m'abuser — une fois de plus ? Je n'en sais rien. Ton poulx — bat comme celui d'un être de chair et de sang ; et, depuis que je t'ai vu, — je sens diminuer cette affliction de l'âme que — la folie, j'en ai peur, entretenait en moi : tout cela, si tout cela existe, — exige une bien étrange explication. — Je te rends ton duché et te supplie — de me pardonner mes torts... Mais comment se fait-il que Prospero — vive et soit ici ?

1505

1510

PROSPERO

Et d'abord, noble ami, — laisse-moi embrasser ta vieillesse, à qui le respect — est dû sans mesure et sans restriction.

GONZALO

Tout ceci est-il — ou n'est-il pas ? Je ne jurerais de rien.

1515

PROSPERO

Vous vous ressentez encore — de certains mirages de cette île qui vous empêchent — de croire à l'évidence.

PROSPERO

Aux seigneurs napolitains.

PROSPERO

Soyez tous les bienvenus, mes amis.

PROSPERO

À part, à Sébastien et à Antonio.

1520

PROSPERO

— Quant à vous, mon couple de seigneurs, si j'en avais la fantaisie, — je pourrais ici attirer sur vous la colère de son altesse — et vous prouver traîtres. Pour le moment — je ne divulguerais rien.

SÉBASTIEN

C'est le diable qui parle en lui.

PROSPERO

Non.

1525

PROSPERO

À Antonio.

PROSPERO

— Quant à vous, le plus méchant de tous, vous, monsieur, que je ne puis nommer frère — sans m’empoisonner la bouche... je te pardonne — ta faute la plus noire ; je te les pardonne toutes, et je réclame — de toi mon duché, que forcément, je le sais, — tu dois me rendre.

1530

ALONSO

Si tu es Prospero, — dis-nous les détails de ta préservation, — et comment tu nous as retrouvés sur cette côte où, il y a trois heures, — nous avons été jetés, après un naufrage où j’ai perdu —

(combien ce souvenir est déchirant !)

ALONSO

— Ferdinand, mon fils chéri.

PROSPERO

J’en suis désolé, seigneur.

1535

ALONSO

— Irréparable est la perte ; et la patience — la déclare irrémédiable.

PROSPERO

Je crois plutôt — que vous n’avez pas réclamé son secours : sa douce vertu, — pour une perte semblable, me prête une aide souveraine — et me calme par la résignation.

ALONSO

Vous ! une perte semblable !

1540

PROSPERO

— Aussi grande que la vôtre, aussi récente ; mais, pour rendre supportable — une perte si chère, je n’ai pas de moyens aussi puissants — que vous de me consoler. J’ai — perdu ma fille.

ALONSO

Une fille ! — Ô ciel !... que ne sont-ils tous deux vivants, à Naples, — lui, roi, elle, reine ! Pour qu’ils le fussent, je voudrais — être moi-même embourbé dans le lit de vase — où repose mon fils... Quand avez-vous perdu votre fille ?

1545

PROSPERO

L’intérieur de la grotte se découvre : on aperçoit Miranda et Ferdinand jouant aux échecs.

MIRANDA

— Mon doux seigneur, vous me trichez.

1550

FERDINAND

Non, cher amour, — je ne le voudrais pas pour le monde entier.

MIRANDA

— Oh ! vous chicaneriez pour gagner vingt royaumes, — que je trouverais le coup bon.

ALONSO

Si ceci est encore — une vision de cette île, cher fils unique, — je t'aurai perdu deux fois.

1555

SÉBASTIEN

Voilà le miracle le plus étonnant.

FERDINAND

— Les mers ont beau menacer, elles sont clémentes, — et je les ai maudites sans motif.

FERDINAND

Il va se jeter aux genoux d'Alonso.

ALONSO

Que maintenant les bénédictions — d'un père heureux t'environnent de toutes parts ! — Lève-toi, et dis-nous comment tu es venu ici.

1560

PROSPERO

Il est nouveau pour toi.

ALONSO

— Quelle est cette fille avec qui tu jouais ? — Vos plus vieilles relations n'ont pas trois heures de date. — Serait-elle la déesse qui nous a séparés, — et puis nous a réunis ?

1565

Ferdinand

Seigneur, c'est une mortelle, — mais, de par l'immortelle Providence, elle est à moi. — Je l'ai choisie, quand je ne pouvais consulter — mon père, croyant l'avoir perdu... Elle — est fille de ce fameux duc de Milan, — dont j'avais si souvent entendu parler, — mais que je n'avais pas vu jusqu'ici. C'est de lui que j'ai — reçu une seconde vie, et cette dame me — donne en lui un second père. 1570

Alonso

Elle m'a pour père aussi. — Oh ! combien cela sonne étrangement, que je sois — obligé de demander pardon à mon enfant !

Prospero

Arrêtez, seigneur, — ne chargeons pas nos souvenirs — du poids du passé. 1575

Gonzalo

Je pleurais intérieurement, — sans quoi j'aurais déjà parlé. Abaissez vos regards, ô dieux, — et faites descendre sur ce couple une couronne bénie ! — Car c'est vous qui avez tracé le chemin — qui nous a menés ici.

Alonso

Je dis amen, Gonzalo.

Alonso

Donnez-moi vos mains. — Que le chagrin et la tristesse serrent à jamais le cœur — de quiconque ne vous souhaite pas la joie ! 1580

GONZALO

Ainsi soit-il ! amen !

GONZALO

— Voyez, seigneur ; voyez, seigneur : voici encore des nôtres.

GONZALO

Montrant le bosseman.

GONZALO

— J'avais prédit que, s'il y avait encore un gibet à terre, — ce gaillard-là
ne se noierait pas. Eh bien ! blasphème vivant, — toi qui maudissais le ¹⁵⁸⁵
ciel à bord, pas le moindre juron à la côte ? — Tu n'as plus de langue à
terre ?... Quelles nouvelles ?

BOSSEMAN

— La meilleure de toutes, c'est que nous avons trouvé sains et saufs —
notre roi et sa suite ; la seconde, c'est que notre navire, — qu'il y a trois ¹⁵⁹⁰
heures nous croyions en pièces, — est aussi solide, aussi preste, aussi
vaillamment gréé que — le premier jour où nous mîmes à la mer.

ARIEL

Seigneur, tout cela, — je l'ai fait depuis mon départ.

PROSPERO

Mon habile esprit !

ALONSO

— Ces événements ne sont pas naturels. Ils deviennent — de plus en plus étranges.

1595

ALONSO

Au bosseman.

ALONSO

Dites-moi, comment êtes-vous venus ici ?

BOSSEMAN

— Si je croyais, seigneur, être bien éveillé, — j’essaierais de vous le dire. Nous étions morts de sommeil, — et

1600

(comment ? nous ne savons)

BOSSEMAN

tous entassés sous les écoutilles, — quand, tout à l’heure, un bruit bizarre, où se mêlaient — des rugissements, des cris, des hurlements, des cliquetis de chaînes — et toutes sortes de sons horribles, — nous a réveillés. Soudain, nous étions libres, — et nous contemplions, dans toute la fraîcheur de sa parure, — notre bon et vaillant navire royal ; notre maître — bondissait pour le voir. En un clin d’œil, ne vous déplaie, — nous avons été séparés des autres comme dans un rêve, — et amenés ici, malgré nos grimaces.

1605

ARIEL

Ai-je bien fait les choses ?

PROSPERO

— À merveille ! La diligence même ! Tu vas être libre.

1610

ALONSO

— Voilà bien le plus étrange dédale où jamais homme ait mis le pied. — Dans une affaire pareille, la nature — ne saurait servir de guide. Il faut que quelque oracle — dirige notre intelligence.

PROSPERO

Seigneur, mon suzerain, — ne vous fatiguez pas à rebattre votre esprit — de l'étrangeté de cette affaire. Nous choisirons un moment — bientôt, et je vous expliquerai en particulier, — d'une façon qui vous paraîtra plausible, chacun — des accidents qui sont arrivés... Jusque-là, réjouissez-vous, — et croyez que tout est bien.

1615

PROSPERO

À part.

PROSPERO

Viens ici, esprit ! — Mets Caliban et ses compagnons en liberté. — Dé-noue le charme.

1620

PROSPERO

Ariel sort.

PROSPERO

À Alonso.

PROSPERO

Comment va mon gracieux seigneur ? — Il vous manque encore, de votre suite, — d'étranges gaillards que vous oubliez. —

1625

STEPHANO

Que chacun s'évertue pour tous les autres, et que nul ne se soucie de soi-même ! Car tout n'est que hasard ici-bas... Coragio , monstre, Coragio !

TRINCULO

Si les espions que je porte dans ma tête ne me trompent pas, voici un superbe spectacle.

1630

CALIBAN

— Ô Setebos, voilà de magnifiques esprits, vraiment ! — Comme mon maître est beau ! J'ai bien peur — qu'il ne me châtie.

SÉBASTIEN

Ha ! ha ! — Quels sont ces êtres, monseigneur Antonio ? — Sont-ils à vendre pour argent ?

ANTONIO

Très-probablement. L'un d'eux — est un vrai poisson, bon, à coup sûr, pour le marché.

1635

PROSPERO

— Regardez les galons de ces hommes, messeigneurs, — et dites-moi s'ils sont honnêtes.

PROSPERO

Montrant Caliban.

PROSPERO

Montrant Trinculo et Stephano.

1640

PROSPERO

Ces deux-là, — vous devez les reconnaître comme à vous.

PROSPERO

Montrant Caliban.

PROSPERO

Quant à cet être de ténèbres, — je le reconnais comme mien.

CALIBAN

Je vais être pincé à mort.

ALONSO

— Mais n'est-ce pas Stephano, mon sommelier ivrogne ?

1645

SÉBASTIEN

— Il est ivre en ce moment même ; où a-t-il eu du vin ?

ALONSO

— Trinculo est mûr : il chancelle... Où donc ont-ils trouvé — cet élixir grandiose qui les a ainsi dorés ?

ALONSO

À Trinculo.

ALONSO

— Qui t’a mis à cette sauce-là ? —

1650

TRINCULO

Je suis à cette sauce depuis que je vous ai vu. Ah ! je crains bien qu’elle ne me sorte plus des os ; je n’ai plus peur des piqûres de mouches.

SÉBASTIEN

— Et toi, comment vas-tu, Stephano ?

STEPHANO

Oh ! ne me touchez pas ; je ne suis pas Stephano, mais une crampe.

PROSPERO

— Vous vouliez être roi de cette île, drôle ? —

1655

STEPHANO

J’aurais été un roi bien sensible alors.

ALONSO

— Voici l’être le plus singulier que j’aie jamais vu.

PROSPERO

— Il est difforme dans ses goûts — comme dans ses dehors.

PROSPERO

À Caliban.

PROSPERO

Drôle, allez dans ma grotte, — emmenez avec vous vos compagnons : si
vous tenez — à avoir votre pardon, arrangez-la soigneusement. ¹⁶⁶⁰

CALIBAN

— Oui je vais le faire ; et je serai bien sage désormais — pour obtenir
grâce. Triple âne que — j'étais, de prendre cet ivrogne pour un dieu — et
d'adorer cet imbécile !

PROSPERO

Allez ! hors d'ici !

¹⁶⁶⁵

ALONSO

— Détalez, et remettez vos hardes où vous les avez trouvées.

SÉBASTIEN

— Ou plutôt volées.

SÉBASTIEN

Sortent Stephano, Trinculo et Caliban.

PROSPERO

Seigneur, j'invite votre altesse et sa suite — à entrer dans ma pauvre
grotte ; vous vous y reposerez — pour cette seule nuit, dont j'emploierai
une partie — à des récits qui, je n'en doute pas, la feront — passer vite. ¹⁶⁷⁰
Je vous ferai l'histoire de ma vie — et des divers événements qui sont

arrivés — depuis ma venue dans cette île. Dès le matin, — je vous conduirai à votre vaisseau, puis droit à Naples, — où j'espère voir célébrer — les noces de nos bien-aimés. — De là, je me retirerai à Milan, où — je donnerai à ma tombe une pensée sur trois. 1675

ALONSO

Il me tarde — d'entendre l'histoire de votre vie. Elle doit — surprendre merveilleusement l'oreille.

PROSPERO

Je vous confierai tout. — Je vous promets des mers calmes, des brises favorables, — et des voiles rapides qui emporteront bien vite votre royale flotte. 1680

PROSPERO

À part.

PROSPERO

Ariel ! mon poussin ! — charge-toi de cela ! Puis, dans les éléments — sois libre ! Adieu !

PROSPERO

Au roi et aux seigneurs. 1685

PROSPERO

Venez, je vous prie.

PROSPERO

Ils sortent.

PROSPERO

‌

ÉPILOGUE

DIT PAR PROSPERO

— Maintenant, tous mes charmes sont détruits. — Je suis réduit à ma propre force, — et elle est bien peu de chose... À présent, c'est vrai, — vous êtes maîtres de me confiner ici — ou de m'envoyer à Naples. Oh !
— puisque j'ai repris mon duché — et pardonné au traître, ne me laissez pas — demeurer sous le charme dans cette île nue ; — mais délivrez-moi de mes liens — à l'aide de vos mains complaisantes. — Il faut que vos murmures favorables — emplissent mes voiles ; sinon, adieu mon projet,
— qui était de vous plaire. Je n'ai plus maintenant — d'esprit pour dominer, d'art pour enchanter, — et ma fin sera le désespoir, — si je ne suis sauvé par une prière, — assez irrésistible pour prendre d'assaut — la miséricorde même, et amnistier toutes les fautes. — Comme vous souhaitez être pardonnés, — daigne votre indulgence m'absoudre.

FIN DE LA TEMPÊTE

‌